LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

LE FAUX CHEVALIER

DE WARWICK

TIRÉ A TRÈS PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman, avec *double épreuve de la gravure.*



A. Lalauze sc. Imp. A. Salmon

LE CHEVALIER DE WARWICK.



LES AVENTURES

DU FAUX CHEVALIER

DE WARWICK

PUBLIÉES

PAR LE BIBLIOPHILE JACOB

Eau-forte par Ad. Lalauze

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXX

PRÉFACE

Ce *charmant ouvrage, qu'on mettrait volontiers au même rang que le chef-d'œuvre de l'abbé Prévost :* Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut, *est resté absolument ignoré, et ne paraît pas même avoir eu le moindre succès de vente lors de son apparition en 1750, puisque les exemplaires de la première édition qui restaient en magasin furent représentés au public avec un nouveau titre sans obtenir plus de succès. Nous ne sommes pas même sûr que l'édition qui porte la date de 1752 soit une véritable réimpression, car les libraires du XVIII*e *siècle ne se faisaient pas faute de ra-*

jeunir les titres pour des ouvrages qui ne s'étaient pas vendus. Dans tous les cas, ce petit roman est fort rare : nous ne l'avons pas trouvé dans les grands catalogues, les plus riches en romans, et ce qui prouve qu'il était absolument inconnu, c'est que Nyon l'aîné, rédacteur de la seconde partie du catalogue de la bibliothèque du duc de La Vallière, a été trompé par le titre de ce roman, qu'il classe parmi les Aventures amoureuses sous des noms tirés de l'histoire d'Angleterre. Le marquis de Paulmy ne le connaissait pas davantage, puisqu'il ne lui accorde aucune note spéciale dans le catalogue manuscrit de sa bibliothèque de l'Arsenal, et qu'il se borne à nommer l'auteur, en le qualifiant d'ancien commissaire des guerres.

L'auteur est, en effet, Louis Dupré d'Aulnay, qui, après avoir été commissaire des guerres, devint directeur général de l'administration militaire des vivres. Il était né à Paris en 1670, et il mourut, sans doute dans cette ville, en 1758. Il n'aurait donc pas eu moins de quatre-vingts ans lorsqu'il écrivit ce roman, lequel méritait bien de lui faire une réputation littéraire, si la première édition eût

trouvé acheteurs et lecteurs. C'est le seul roman qu'il ait publié; mais il avait mis au jour auparavant un certain nombre d'ouvrages qui prouvent qu'il s'était occupé des sciences naturelles, physiques, économiques et médicales. Au reste, il faisait partie des Académies de Châlons et d'Arras. Son premier livre fut un TRAITÉ GÉNÉRAL DES SUBSISTANCES MILITAIRES (*Paris, 1744, 2 part. en 1 vol. in-4°, avec figures*). *Ce Traité, qui témoignait de son expérience et de ses connaissances pratiques, est encore estimé aujourd'hui, mais il n'a pas été réimprimé, et on ne le rencontre pas aisément. Il publia ensuite successivement une* DISSERTATION SUR LA CAUSE PHYSIQUE DE L'ÉLECTRICITÉ (*Paris, 1746, in-12*); *des* LETTRES SUR LA GÉNÉRATION DES ANIMAUX, *qu'il ne signa pas; un opuscule satirique, pour lequel il garda aussi l'anonyme :* RÉCEPTION DU DOCTEUR HECQUET AUX ENFERS (*La Haye, 1748, in-12*); *des* RÉFLEXIONS SUR LA TRANSFUSION DU SANG (*Paris, 1748, in-12*), *et enfin son chef-d'œuvre, un vrai chef-d'œuvre :* AVANTURES SINGULIÈRES DU FAUX CHEVALIER DE WARVICK, PRISONNIER D'ÉTAT AU DONJON DE ***, ET DE

Mr L. M. D***, AUSSI PRISONNIER DE CHAMBRÉE AVEC CE CHEVALIER (*Londres, chez Vaillant,* 1750, 2 *part. in*-12, *avec un joli frontispice gravé dans le style de Gravelot*). *Cette première édition, sous la rubrique de Londres, était imprimée à Paris, ou du moins en France. Elle ne porte aucun nom d'auteur. Dans les exemplaires dont le titre a été renouvelé, ce titre est absolument semblable, mais il est imprimé dans un encadrement, au lieu d'être gravé, et la rubrique a été changée ainsi :* A La Haye, chez Pierre Witth, rue de la Corne, 1750. *La seconde édition, que nous n'avons pas vue (Londres,* 1752, 2 *part. in*-12), *aurait paru en Hollande, selon Quérard; mais nous persistons à croire qu'elle a été faite en France, avec les exemplaires restant de la première et unique édition.*

Quelques détails de ce roman et sa date nous avaient fait supposer qu'il renfermait une histoire véritable, et qu'il se rapportait aux arrestations qui eurent lieu à Paris, en 1749, *pour empêcher les partisans du prince Charles-Édouard d'entreprendre une nouvelle expédition en Angleterre;*

mais le savant éditeur des ARCHIVES DE LA BASTILLE, *M. Ravaisson, a bien voulu nous communiquer les noms de toutes les personnes arrêtées à cette occasion et conduites au donjon de Vincennes : nous n'avons pas trouvé sur cette liste le faux* chevalier de Warvick, *et c'est vainement que nous avons essayé de reconnaître dans le nombre des prisonniers du donjon de Vincennes le marquis de ***, qui eut le bonheur d'être* prisonnier de chambrée *avec Mlle de Bouqueville. Il y a néanmoins, dans le récit de ces* aventures singulières, *un caractère de vérité si naïvement accusé qu'on a de la peine à regarder comme un caprice d'imagination cette histoire à la fois si romanesque et si vraisemblable, qui emprunte surtout son intérêt à un ton de franchise et à un naturel qu'on ne rencontre guère dans les romans de cette époque. Rien n'est plus original, rien n'est plus gracieux, rien n'est plus touchant, que le sujet mis en œuvre avec beaucoup de talent et de goût, sous la forme d'une narration épistolaire. Le style est simple et facile, assez élégant, mais quelquefois incorrect. C'est, nous le répé-*

tons, un de ces petits chefs-d'œuvre, aussi délicats qu'ingénieux, qui sont d'autant plus rares au XVIII[e] siècle qu'on attachait alors plus de prix à des compositions brillantes, mais extravagantes, dans lesquelles l'art n'est que de la fantaisie et de l'intempérance. Il est impossible que l'auteur d'un pareil livre n'en ait pas publié quelque autre du même genre sous le voile de l'anonyme. Un ouvrage aussi remarquable ne saurait être le coup d'essai d'un vieillard de quatre-vingts ans.

P. L. Jacob, bibliophile.

AVENTURES SINGULIÈRES

DU FAUX

CHEVALIER DE WARWICK

Prisonnier d'État au donjon de ***

ET DE M. L. M. D***

Aussi prisonnier de chambrée avec ce chevalier

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE LETTRE

Au donjon de ***, le 4 juillet.

QUELQUE force d'esprit, Monsieur, qu'ait un prisonnier d'État, il y a des momens où la perte de sa liberté le désespère. Vous sçavez que je n'ai perdu la mienne que parce que je me suis trouvé, comme plusieurs autres, dans le tourbillon d'un ministre dont les éminentes qualités avoient fait ombrage au grand visir Silvanus. Je suis incertain du terme de la persécution ; j'ignore le sort de ma famille, de mes amis, l'état de mes affaires ; perpétuellement vis-à-vis de mon valet presque imbécile, quoique fatiguant raison-

neur, paresseux, gourmand et taciturne : quelle situation ! Il est vrai que rien ne manque ici pour la vie animale : une portion de maître est ample, délicate et variée ; foible compensation d'une dure et injuste captivité pour un homme sobre par tempérament, frugal par raison et le défaut d'exercice.

Quelque consolation que je reçoive de la politesse et de la tendre attention de M. le marquis D..., les murs épais dont je suis perpétuellement enveloppé forment un horrible aspect, où les pensées les plus brillantes vont se briser, et ne réfléchissent dans l'âme que des objets tristes et funestes. Enfin je tombai dans une mélancolie que ni la lecture ni les méditations philosophiques ne purent dissiper ; cela me fit prendre le parti de prier le lieutenant de roy de m'accorder un compagnon avec lequel je pusse converser.

Comme le donjon est plein, qu'il y a plusieurs personnes dans une même chambre, il me promit le premier infortuné qu'on ameneroit, pourvû qu'il convînt à mon numero.

Quelques jours se passèrent sans qu'il m'arrivât compagnie ; enfin, le 24 avril, à minuit, j'entendis ouvrir les bruïantes portes de la tour ; je vis entrer le major, qui me dit que M. le

lieutenant de roy étoit fâché qu'on interrompît mon sommeil; qu'il venoit d'arriver un officier qui feroit chambrée avec moi. Je fut très-satisfait de l'avis. Un instant après, cet officier entra; il me parut un homme de condition. Nous nous fîmes les civilités ordinaires, et je me rendormis, malgré le bruit qu'on fit pour lui dresser un lit. Je vous manderai, au premier jour, quel est ce prisonnier, et je vous apprendrai la cause de sa disgrace. Je suis, avec une considération parfaite, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

POST-SCRIPTUM.

Je suis bien assuré que les lettres que je vous écrirai seront exactement remises à la poste et le port acquitté jusqu'à Strasbourg; mais je ne pourrai avoir la consolation de recevoir aussi facilement vos réponses.

DEUXIÈME LETTRE

Je tiens la parole que je vous ai donnée par ma précedente lettre : mon compagnon m'a conté ce que je voulois sçavoir de lui, et plus même que je n'esperois d'apprendre. Comme il y a des choses assez singulières, je suis persuadé que vous me sçaurez gré de vous en instruire ; mais je vous impose le secret.

Dès l'aube du jour, d'importuns oiseaux, qui sont logés dans les crevasses des murs de cette antique demeure, ont pris la coutume, fatale pour mon sommeil, de faire leur grand levé sur le grillage de ma fenêtre ; et là, caquetant pendant une heure des affaires de leur republique, ils m'obligent de me jetter hors du lit, ne pouvant rappeller le sommeil. Par considération pour cet officier, dont je ne voulus pas interrompre le repos le premier jour de sa venue,

qui est toujours le plus fâcheux de ceux que d'honnêtes gens passent en prison, je pris un livre en attendant son réveil. Par les soupirs réiterés qu'il faisoit, je connus bientôt qu'il étoit éveillé ; j'attribuai ses plaintes muettes au changement de domicile et à l'état de ses affaires. Pour ne point le contraindre, je continuai ma lecture. Neuf heures, contre mon ordinaire, me surprirent au lit : j'entendis tonner les portes qui font notre sûreté, et, un instant après, je vis entrer M. le gouverneur, qui venoit rendre visite à son nouvel hôte ; il me reprocha ma paresse : je la rejettai sur l'attention que je devois à mon camarade, qui s'étoit couché tard. Après une conversation générale, M. le marquis D... dit à cet officier : « Monsieur le chevalier de Warvick, demandez ce que vous aurez besoin; on vous satisfera aussitôt. » Ensuite il se retira. Par le nom de Warvick je compris que ce prisonnier étoit Anglois. Sçachant qu'un étranger est bien aise d'entendre parler la langue de son pays, je lui sifflai un compliment sur sa captivité, et l'assurai que je serois attentif à en adoucir la rigueur. Il me dit en françois : « Monsieur, les affaires malheureuses dont ma détention est une suite m'ont fait protester avec serment d'oublier mon pays et tout ce qui en dépend, et, pour ne

point être parjure, je veux m'abstenir même d'en parler la langue. J'ai reçu trop d'injustice dans cette funeste patrie pour ne pas détester tout ce qui peut y avoir rapport. »

La situation de nos lits empêchoit que nous pussions nous voir. Curieux de connoître mon compagnon, que le nom, le son de la voix et l'arrangement du discours me fit estimer et plaindre, je pris ma robe de chambre, je me levai et fus le saluer. Je m'excusai sur le désordre de mon deshabillé pour une première visite; il m'y répondit galament. Je fut frappé de la douceur de sa physionomie, de la beauté de ses traits; je trouvai sa bouche parfaitement belle, ses lèvres vermeilles, ses dents blanches, bien rangées; ses yeux bleux, grands, vifs; son regard noble et plein de charmes, sa peau délicate et éblouissante. Il étoit négligemment couché sur une main; il avoit une camisole de toille de Marseille, une cravatte au col,et pour bonnet une serviette roulée. Malgré la simplicité de cet ajustement, il m'imposa du respect et de l'admiration.

Je fis faire du thé; nous en prîmes, et, me priant de trouver bon qu'il se levât, il ferma son rideau. Je le vis, un instant après, paroître couvert d'un habit bleu galonné en or; sa taille

au-dessous de la médiocre et son air aisé achevèrent de me persuader que M. de Warvick étoit un gentilhomme fort estimable. Je lui demandai à quoi il vouloit que je l'amusasse ; il me répondit que, comme il étoit le dernier venu, c'étoit à lui d'en faire les frais. Nous causâmes de choses indifférentes ; insensiblement cela nous conduisit jusqu'à l'heure du dîner : on nous servit; le chevalier mangea peu, quoique je l'excitasse le mieux que je pûs. Après le dîner, nous fîmes alternativement la lecture ; elle nous mena jusqu'au souper. Le sommeil accabloit mon camarade : il préfera ses douceurs aux mets qui étoient sur la table; il se coucha, et peu de temps après je suivis son exemple.

Nos voisins volatils vinrent à l'ordinaire m'annoncer le jour. Le chevalier de Warvick, qui dormoit, ne s'éveilla que fort tard. Je me levai sans faire de bruit, et me mis à mes occupations ordinaires.

Nous passâmes huit jours sur les complimens et les politesses respectives, sans nous communiquer rien de particulier. Las de cette discrétion, qui n'est pas ordinaire aux personnes enfermées, dont l'entretien commence par le sujet de leur infortune, je rompis enfin le silence, dans le tems que mon compagnon ne pouvoit

plus le garder. Un matin, après avoir entendu qu'il étoit éveillé, je m'approchai de son lit, et lui dis que je m'étois apperçu avec plaisir qu'il avoit bien passé la nuit. « Je n'ai pas sujet cependant d'être tranquile, me répliqua-t-il; mais l'avantage de me trouver avec une personne aussi attentive et prévenante que vous adoucit l'amertume de cette fatale demeure. — A raconter ses maux souvent on les soulage, lui répondis-je ; d'ailleurs, l'on est moins en état de juger de ses propres affaires lorsqu'elles sont compliquées, d'en combiner les circonstances et de prendre un parti juste, qu'un ami zélé qui, sans préoccupation, examine et compare les faits, les inconvéniens : il trouve plus aisément le remède convenable. Si vous me jugiez capable de votre confiance, peut-être pourrois-je vous procurer encore plus de tranquilité par mes conseils que par mes impuissantes attentions. — Mon infortune, reprit-il, a tant de circonstances, qu'il me faudroit plusieurs jours pour vous en faire le détail. Ce qui m'en paroît le plus terrible, et dont je suis inconsolable, c'est de me trouver ici sans prévoir comment je m'en tirerai. Ce n'est pas, dit-il, que je craigne rien de funeste : je n'aurois qu'un mot à dire, et je serois à l'instant justifié ; mais cette justification me

coûteroit plus de honte que la liberté ne mérite. »

Je vis ses yeux remplis de larmes; il cessa de parler. Je m'approchai du chevalier de Warvick. Lui prenant la main, je le conjurai d'avoir confiance en moi; je lui dis que je pourrois sortir bientôt, que j'agirois en conséquence des résolutions que nous prendrions ensemble, que j'avois des amis dont je ferois usage. Il m'interrompit en m'embrassant : « Eh! que deviendrois-je, mon cher compagnon, si je vous perdois? Je trouve en vous des consolations que je n'aurois plus : n'achevez pas de me désesperer en me parlant de notre séparation; je me trouverois peut-être avec quelque autre prisonnier d'un caractère trop opposé au mien : c'étoit toute mon appréhension lorsque j'entrai dans cette fatale demeure; mais j'en fus guéri aussi-tôt que je vous vis et que je reçus vos premières politesses. — Cela est très-flateur pour moi, repartis-je; mais enfin nous ne sommes pas faits pour rester ici le reste de nos jours : tous nos soins doivent tendre à en sortir promptement. La cause qui m'y a fait mettre m'est inconnue ma conduite est sans reproche; on ne peut me retenir long-tems. Ainsi, monsieur le chevalier, mettez-moi en état, par le récit de votre affaire,

lieutenant de roy vint me recevoir ; je me plaignis à lui de la violence qu'on m'avoit faite, et je le priai du moins de me communiquer la lettre de cachet que l'un de ceux qui m'avoient arrêté lui présentoit. Il le fit de bonne grâce. Je ne vis point mon nom, mais je remarquai que l'ordre portoit « d'arrêter un quidam, se disant étranger, qui seroit indiqué ». On me demanda mon nom ; je dis que j'étois le chevalier de Warvick. « Justement, dit l'un des archers, voilà « notre homme. » A cette explication, je fus interdit. On me conduisit ensuite ici, et dès le lendemain je vis en vous, avec plaisir, un aimable compagnon de captivité, aux bontés duquel je suis très-sensible.

— Tout ce que vous venez de me dire, monsieur le chevalier, lui repartis-je, m'apprend bien comme on vous a amené ici ; mais je n'en penètre pas trop clairement la raison. — Je le crois, reprit-il ; le reste est un tissu de mistères qui demande plus de tems et moins d'oreilles. » Je compris que mon laquais étoit de trop. « Comment le soustraire ? lui dis-je tout bas ; nous sommes ici confondus, maître et valet, au même niveau : c'est la véritable figure du séjour celeste. — Au moment que j'arrivai ici, reprit le chevalier, j'aurois plutôt crû que c'étoit l'enfer ;

mais vous en avez fait, selon moi, une douce et charmante retraite. »

Si j'avois été à l'âge d'un enfant de chœur, j'aurois tremblé aux discours gracieux de M. de Warvick, dejà prévenu que j'étois que les Anglois et les Italiens avoient les mêmes idées sur certain point qui n'est pas de leur religion; mais six lustres me garantissoient de toute surprise. Le chevalier s'apperçut de mon embarras, sans certainement en pénétrer la cause; il rompit le propos, et me demanda si un livre que je tenois souvent, dans lequel il y avoit des figures magiques, n'étoit pas un grimoire? Je lui montrai ce livre, qui contient des élemens de mathematiques, et lui demandai s'il n'en avoit aucun principe; il m'affirma qu'il ne sçavoit pas même à quoi on pouvoit en appliquer la connoissance. «A tout, lui dis-je, et particulierement dans le metier de la guerre, que vous exercez, rien n'est plus nécessaire à un officier qui veut se distinguer. Si vous voulez, dans nos heures de récréation, je vous communiquerai ce que j'en sçais. — Je vous suis très-obligé, reprit mon camarade; l'état où je suis me déplait trop pour y vouloir rester, et je vous proteste que, dès le lendemain que j'aurai recouvré la liberté, j'y renoncerai pour toute ma vie. »

Nous entendîmes le bruit des verrouils, assurance de notre captivité, qui termina notre conversation; nous vîmes paroître le major, qui dit au chevalier qu'on le demandoit dans la salle du conseil. Il pâlit et repliqua : « Que me veut-on? — C'est un maître des requêtes qui vient pour vous interroger, » répondit le major.

M. de Warvick fut environ une heure à l'examen; il revint avec un air agité et fort échauffé.

« Eh bien! cher chevalier, lui dis-je, votre confession a-t-elle été ample? — Oüi, mais non pas générale à beaucoup près, me repliqua-t-il; j'ai trouvé ce faiseur de questions prévenu d'idées pleines d'erreurs, qui m'ont d'abord confirmé la méprise de ma détention. Par des discours ambigus j'ai nourri ses chimères; il m'a dit que je déguisois mon nom et ma patrie, que ma dissimulation aigriroit la cour, qu'il me seroit plus salutaire de confesser le fait tel qu'il est pour meriter les graces du roy; je lui ai répondu que je n'avois que la négative à opposer à ce qu'il me disoit; il m'a proposé de signer mon interrogatoire, je l'ai refusé. Alors il s'est fâché tout de bon et m'a fait reconduire ici; vous m'y revoyez très-satisfait et hors de la plus importante de mes inquiétudes. »

Le couvert étoit mis : mon famelique laquais avoit trouvé l'interrogatoire plus long que n'avoit fait M. de Warvick, qu'il touchoit plus particulièrement ; il m'avoit dit plus d'une fois que les viandes froides ne valoient rien, qu'elles étoient insipides, que c'étoit mal prendre son tems que d'interroger à deux heures après midi. Enfin, heureusement pour lui, nous nous mîmes à table ; le chevalier eut mille agréables saillies qui prouvoient bien la liberté de son esprit. Après le repas, il me demanda une plume, du papier et de l'encre, pour écrire quelque chose qu'il appréhendoit d'oublier. Lorsque M. de Warvick eut écrit, il me présenta le papier ; je lus : « Je ne dois plus vous cacher mes avantures, mon cher compagnon ; mais il faut trouver le tems du sommeil de votre domestique ; il ne convient nullement qu'il entre dans de semblables particularités. Cette nuit, si vous voulez, lorsqu'il ronflera, j'en commencerai le récit.— Très-volontiers, » repartis-je.

Je ne sçais quel demon m'agita depuis cette convention ; j'eus une impatience immoderée de voir la fin du jour. Elle arriva heureusement ; on servit le souper. Le chevalier et moi, trop occupés, mangeâmes peu ; cela augmenta considérablement la portion de Champagne (c'est

le nom de mon laquais), dont l'apetit vorace, ne voulant rien laisser, lui causa une cruelle indigestion, que la proximité de notre chambre et de son réduit nous rendit insuportable. Quelque désagreable que fût cet accident, il nous impatienta moins que le retard qu'il apportoit à notre colloque. Le chevalier ne pouvoit plus tenir son secret, et il ne m'étoit pas possible de vivre sans l'apprendre. Je m'avisai d'un moyen : je proposai au chevalier de se mettre avec moi dans mon lit, ou moi dans le sien ; qu'en cette situation, nos deux têtes étant sur le même chevet, il pourroit parler bas et n'être entendu que de moi. Il approuva mon expédient ; il se coucha, et je fus le trouver ; il eut une attention particulière à me faire une place commode et à ne point trop m'approcher, à cause de la chaleur qu'il faisoit. A mon égard, je me tenois le plus que je pouvois sur le bord du lit pour ne point l'incommoder. Je ne sçaurois sans une peine extrême sentir à côté de moi une personne de mon sexe ; mais, de la façon que nous nous étions postés, sa bouche et mon oreille étoient ce qui s'approchoit le plus. Dans cette situation, le chevalier commença ainsi :

« Vos manières prévenantes et vos attentions, mon cher camarade, m'ont touché à un point

que je ne puis m'empêcher de vous déclarer, avec un secret qui m'est important, les tendres sentimens de mon cœur pour vous... »

Surpris de ce début, je voulus sauter au bas du lit du chevalier, et lui dis qu'il s'adressoit mal, que j'avois toujours eu en horreur le goût dont il me paroissoit entiché, que j'étois très-peu curieux du reste de son histoire, que l'exorde me le rendoit aussi méprisable qu'il m'avoit par son abord prévenu favorablement. M. de Warvick, qui comprit mon soupçon, éclata de rire, me retint par le bras : « J'approuve, me dit-il, votre saillie; mais vous êtes dans l'erreur, je ne suis point chevalier : je suis Mlle de Bouqueville, cachée sous un habit peu convenable à mon sexe, pour les raisons que je me suis proposé de vous apprendre. Touchée de reconnoissance et de tendresse pour vous... »

On peut aisément s'imaginer le mouvement que cette métamorphose produisit dans mes sens; il fut tel que je n'entreprendrai point de le tracer (je ne pourrois le faire avec toute la vivacité et l'élégance qui lui conviennent). Je me rapprochai du faux chevalier de Warvick sans être trop persuadé de l'aveu qu'il m'avoit fait, et, la difficulté que je fis de me mettre dans la même situation que j'avois si brusquement

quittée lui faisant conjecturer que je n'étois pas encore revenu de mon erreur, Mlle de Bouqueville me dit : « Donnez-moi votre main, mais soyez discret. » Je la lui abandonnai; elle la porta sur un sein qui me persuada à l'instant que je n'avois pas pour compagnon de disgraces M. de Warvick, mais une très-charmante fille. Ce sein, que ma main parcourut autant de tems que la belle crut nécessaire pour me convaincre, me parut la plus belle chose du monde, ferme, bien taillé et d'une étoffe fine. On peut penser que je n'eus plus de répugnance à reprendre ma place, et que, loin de fuir l'approche, il me sembloit qu'encore que je fusse presque collé à côté de l'adorable de Bouqueville, j'en étois trop éloigné; elle m'ordonna d'être tranquille et immobile, sinon qu'elle fuiroit à son tour : je lui obéis. Mais il est tard, le sommeil m'accable; remettons, s'il vous plaît, la suite à l'ordinaire prochain.

Je suis, avec autant de considération que d'amitié, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

TROISIÈME LETTRE

LISEZ les dernières lignes de ma précedente lettre pour vous rappeller le trouble où je devois être pendant le recit dont je vais vous faire part, couché auprès de la plus aimable et de la plus spirituelle personne du monde, sans oser en profiter, ne pouvant pas même faire le moindre mouvement : car, si, pressé par des inquiétudes auxquelles je suis sujet, et que la situation qui m'étoit imposée redoubloit, je voulois me mettre du côté droit sur le gauche, la sévère Bouqueville sortoit d'abord du lit. J'ose assurer que, de tous les martyrs dont on vante tant la patience, il n'y en a pas un qui en ait eu une semblable à la mienne pendant le tems qu'ont duré nos entretiens. Une nuit d'hyver auroit suffi, mais, au mois de may, à deux heures et demie du matin, l'avant-coureur du soleil paroît, et il falloit que

je la prévinsse, crainte, en me remettant dans mon lit, d'être apperçu de mon laquais.

Mademoiselle de Bouqueville commença ainsi :

AVANTURES
DU FAUX
CHEVALIER DE WARVICK

« Je suis fille de Jean-François d'Arquin, chevalier, seigneur de Bouqueville, lieutenant-colonel de cavalerie, fort considéré par plusieurs belles actions qui l'auroient conduit à un grade plus éminent, si la paix de Rachstat n'eût pas chassé Bellone de notre patrie; il étoit fils de Jean-Baptiste d'Arquin, chevalier, seigneur de Kerpenfeinctoüoadik, président au Parlement de Bretagne, fort riche, tant de son chef que de celui de sa femme, qui étoit Angloise, de la branche cadette de Warvick. Les grandes dépenses que faisoit le président de Kerpenfeinctoüoadik, jointes au jeu, qui étoit sa belle passion, diminuèrent une partie de ses biens, et des procès ont presque consommé le reste; mon père fut réduit à sa légitime et au bien de sa

mère. En 1703, il épousa Marie Bentiglio, fille d'un noble Venitien, dont il fit la connoissance pendant les dernières guerres d'Italie. Il n'en reçut pas une grosse dot; il préfera les agrémens du corps et de l'esprit aux richesses. En effet, ma mère étoit très-belle, bien faite, spirituelle, vertueuse; elle sçavoit la musique et jouoit du clavecin et du luth en perfection; elle avoit une grande voix et des accens qui portoient au cœur. Le bien de mon père, sans être considérable, étoit suffisant pour vivre fort commodément; il étoit économe, quoique généreux, et l'amour qu'il avoit pour son épouse lui tenoit lieu de jeu, de dépenses superflues et de tous les plaisirs par lesquels mon ayeul avoit dissipé ses richesses. J'ai été le premier et l'unique fruit de cet heureux mariage; ma mère me mit au monde à Mantouë le 25 mars 1704. En 1706, les François ayant été obligés de sortir de l'Italie, mon père vint établir ma mère à Paris; il étoit auprès d'elle tous les quartiers d'hiver, et pendant la campagne il restoit à son régiment.

Dès que ma mère s'apperçut que ma raison se développoit, elle me choisit des maîtres pour me donner une éducation conforme à ma naissance. Je fis assez de progrès dans la géographie et dans l'histoire; j'aimois beaucoup la lec-

ture, et je préferois les livres au sommeil; la musique et divers instrumens me devinrent familiers. Ma mère, qui possédoit dans toute sa pureté la langue de son pays, ne me parloit jamais qu'italien; elle me donna un maître de langue allemande, et la facilité avec laquelle j'apprenois ce qu'on me montroit me donna envie de connoître un peu de tout. Loin de m'amuser aux parures et aux jeux, qui font l'occupation ordinaire des jeunes personnes de mon sexe, je ne pouvois souffrir qu'on m'en parlât. Je m'appliquai avec succès à la lecture de Descartes et de Rohaut, et, quoi que je vous aie dit, il y a quelques jours, que je ne connoissois rien au livre que vous tenez quelquefois, je vous avouerai franchement qu'il n'y a guère de problême et de théorême que je ne démontre aisément par la géométrie et par l'algèbre, dont j'ai assez de connoissance pour résoudre des questions qui ont merité l'attention de M. Varignon, ami intime de ma famille, qui a bien voulu me donner de solides leçons. Je dessine parfaitement au crayon et à la plume; je monte bien à cheval: c'est à mon père à qui je dois cet avantage; il a été mon écuyer. Encore que la danse ne me plaise pas, je m'y suis néanmoins assez appliquée pendant quelque tems pour ne point ignorer ce

petit talent, qui fait un accompagnement indispensable aux grâces de la nature.

Voilà bien des preuves d'un amour-propre, me direz-vous; mais je n'en fais aucune parade, et, comme j'ai toujours dans mes actions un air simple, j'ai crû devoir ne vous rien cacher de ce que la situation où je suis ne peut manifester. D'ailleurs, il est du devoir de l'historien de ne pas omettre les perfections de son héros; mais, pour vous faire connoître que, si je sçais étaler mes louanges, je ne tiens pas sous silence mes défauts, je vous dirai franchement que je suis bizarre, particulière, critique; que je hais les femmes et une grande partie des hommes : il n'y a qu'avec ceux auxquels je reconnois un jugement formé que je me communique. J'ai le cœur tendre, mais peu de tempérament, et l'excès d'une tendresse éprouvée peut seule m'en faire appercevoir. Loin d'être dévote, je crois avec peine certains mystères qui ne s'accordent pas avec ma raison; je suis charitable, j'observe régulièrement et en bonne philosophe tout ce qui est marqué au coin sacré de la vraie religion; et, sans être hypocrite, j'ai tout l'extérieur de la fille du monde la plus sage. Mais vous connoîtrez dans la suite qu'il ne faut pas toujours juger sur les apparences... Ce n'est pas

que je sois en habitude de dérangement. Une action téméraire, où mon honneur outragé m'a engagée, est le seul reproche qu'on puisse faire à ma conduite. Mon père avoit beaucoup d'amis; les concerts qu'il donnoit deux fois par semaine pendant l'hiver y attiroient un grand monde. Je ne manquois pas d'adorateurs; mais la plupart, qui croyoient s'assurer de leur conquête par des airs de petit-maître qu'ils affectoient, me paroissoient si fades que je ne pouvois les écouter sans leur marquer du mépris; d'autres, qui pour me plaire s'imaginoient qu'il falloit trancher du bel esprit, m'impatientoient par leurs pitoyables raisonnemens. Je garantis mon cœur des écueils presque inévitables aux demoiselles de mon âge. Je pourrois dire que telle étoit mon étoile qu'elle m'avoit réservée pour une affaire d'éclat, si les méditations ne m'avoient appris à ne rien croire de l'influence des astres. Je n'attribue mes malheurs qu'à ma mauvaise conduite et à la perte que j'ai faite des personnes qui l'avoient toujours bien réglée.

Le 24 juin de l'année 1722, ma mère mourut d'une fluxion de poitrine, et mon père fut si vivement pénétré de sa perte que le huitième jour les redoublemens d'une fièvre violente le

rejoignirent à celle qu'il avoit si passionement aimée. Ainsi, je restai sans parens et sans appui : les amis ne sont pas assez généreux pour donner de véritables preuves de ce titre, lorsque ceux qui les attachoient n'y sont plus. La pûlpart (et c'étoit les plus intimes) me firent offre de leur bourse, dont ils sçavoientque je n'avois pas besoin ; aucun ne me proposa de me retirer chez soi, quoique je fusse bien en état de payer une bonne pension : le titre de bel esprit que l'on me donnoit faisoit faire reflexion aux femmes jalouses; à celles que l'âge exemptoit de cette foiblesse, je paroissois de difficile garde, et elles n'avoient d'autre bien à me faire que le conseil d'une retraite dans un couvent. Ce parti ne pouvoit convenir à l'état de mes affaires, qu'il falloit que j'arrangeasse; enfin je fus abandonnée à ma discrétion. Dans cette funeste situation, je résolus de réduire mon domestique à une femme de chambre, une cuisinière et un laquais; je congédiai le reste, et ne me confiai, pour le soin de ma maison, qu'à moi-même. Je pris pour conseil un vieil avocat de la connoissance de mon père, et en moins de six mois je me vis en possession paisible de quatorze mille livres de rente, en maisons à Paris, la terre de Bouqueville et les esperances d'un procès qui

devoit être décidé dans peu. Outre cela, j'avois plus de dix mille livres en bons billets, de la vaisselle d'argent, des diamans et une maison bien meublée. Mon avocat me proposa un mariage avec un conseiller du Parlement de Bretagne qui m'égaloit, m'assuroit-il, en naissance et en bien. Je l'écoutai avec plaisir; nous demeurâmes d'accord des articles les plus essentiels. Le pauvre homme, en entrant dans mon cabinet pour écrire à ce conseiller le résultat de sa mission, se trouva mal; une apoplexie le surprit, et, malgré les secours les plus prompts, il expira en moins de deux heures. Ainsi, il ne fut plus question de ce mariage, car je ne jugeai pas convenable d'en faire moi-même les avances.

Je recevois beaucoup de visites; il y en avoit qui me faisoient plaisir, mais la plus grande partie m'ennuyoit extrêmement. Pour ma propre satisfaction et pour empêcher les discours du public indiscret, qui ne peut penser qu'une fille jolie puisse être constamment sage, je pris la résolution de me mettre dans un couvent : je choisis celui qui est dans la rue du Vieux-Colombier. Il y a une maison particulière dans laquelle les appartemens et les parloirs des pensionnaires répondent, et dont les portes d'entrée sont du côté du monastère. Je convins de ma pension

avec les religieuses, et d'un jour par semaine pour vaquer à mes affaires. Je mis mes meubles en sûreté dans un appartement de ma maison; je louai le reste, et avec Thérèse (c'est ainsi que se nomme ma femme de chambre) je me mis en retraite; je gardai le pauvre La Brie pour faire mes commissions.

Jusque-là, excepté les morts funestes de mon père et de ma mère, il n'y a rien d'extraordinaire ni de fâcheux dans ma conduite; mais enfin l'amour, ce vainqueur redoutable, que j'avois si long-temps méprisé, triompha cruellement de moi, et, pour rendre sa victoire plus marquée, il vint jusques dans un saint asile me surprendre. Je cédai à sa puissance : celui qui fut l'objet de ma défaite me parut aimable... Malheureusement, pour les personnes de bonne foi, la perfidie ne s'imprime pas sur le front ou dans les yeux : de concert avec la dissimulation, elle se cache dans les replis les plus secrets des cœurs. Malgré mes connoissances abstraites, il me fut impossible de pénétrer mon séducteur. J'ai eu de la confiance en lui, j'étois autorisée à entendre ses discours dangereux par les préliminaires formels d'un mariage. Trop crédule, j'ai été trompée... Ah! je ne puis y penser sans un désespoir extrême! Laissez-moi, mon cher camarade, me dit Mlle de

Bouqueville en me serrant la main, laissez-moi m'abandonner à ma douleur; allez vous reposer... »

Mes inquiétudes m'ayant dans le moment fait faire un mouvement qu'elle sentit, elle sortit promptement du lit, m'échappa, et d'un ton sévère m'obligea de me retirer. Je lui obéis.

Pour ne point manquer le messager, je vais vous envoyer cette lettre, et, le plus tôt que je pourrai, je vous marquerai quel a été le fruit de mon obéissance.

Je suis, avec une cordialité à laquelle l'épaisseur des murs qui m'environnent et deux cens lieues qui nous séparent n'ôtent rien de sa vivacité, Monsieur, votre très-humble, etc.

QUATRIÈME LETTRE

Je me remis dans mon lit, Monsieur, suivant la loi que m'avoit imposée la gracieuse Bouqueville ; mais, en vérité, ce fut inutilement : j'étois trop agité pour engager le sommeil à m'octroyer ses pavots; mes inquiétudes ne me quittoient point, elles s'étoient converties en une crampe indomptable que cette belle personne pouvoit seule faire passer. Je n'osois lui demander le remède; je n'avois garde non plus de me lever, crainte de troubler son repos, qui m'intéressoit beaucoup plus que le récit qu'elle m'avoit fait; enfin je me condamnai à souffrir tout ce qu'on peut imaginer et que ma plume reservée ne sçauroit exprimer. Je me proposai bien de lui en faire, à son réveil, le récit touchant; mais quelle ressource pour un embrasement extrême que l'attente d'un orage qui n'est pas encore formé!

Les réflexions de ma compagne avoient fait en elle un effet tout contraire à mes inquiétudes : aussi dormit-elle tranquillement jusqu'à midi; jamais repos ne m'a plus piqué. Lorsqu'elle fut éveillée, elle me demanda comment j'avois passé la nuit : « Moins bien que vous, monsieur de Warvick, lui répondis-je; j'ai été tourmenté d'une crampe qui me dure encore. — Il faut marcher, répliqua-t-elle. — Eh! ce remède ne me donnera aucun soulagement, repris-je. — Si cette crampe étoit si obstinée, poursuivit le faux chevalier d'un ton ironique, j'aurois une recette infaillible; mais elle exige tant de mystère pour la préparation que je crains qu'elle ne vous rebute. D'ailleurs, on ne peut s'en servir le premier jour; il faut des attentions particulières ausquelles votre pétulance ne pourra se soumettre. » Je lui protestai de ne rien omettre pour rendre le remède efficace : « En ce cas, me dit-elle, esperez; dans quelques jours, je pourrai me déterminer à vous communiquer les ingrédiens qui le composent, et, si vous en faites bon usage, votre parfaite guérison viendra ensuite. »

Ces plaisanteries étoient des énigmes pour Champagne, qui nous entendoit; mais elles flattèrent bien mes espérances. Je me levai et allai

auprès de ma chère compagne, qui changeoit alors de chemise. Elle ne s'attendoit pas que je leverois brusquement le rideau de son lit; je la surpris sans qu'elle pût l'éviter... Ah! que de beautés éblouissantes j'apperçus à la fois! Elle fut confuse et interdite, et bien nous en prit que le bruit de nos verrouils terribles m'obligea de me retirer, car, indiscret, j'allois oublier que nous n'étions pas seuls.

Jusqu'ici les revers étoient de notre côté; mais, comme on servit notre dîner, ils se rangèrent bientôt du côté de mon valet. Il reprocha à M. de Warvick sa paresse; il lui fit connoître que c'étoit le plus grand péché qu'un bon chrétien pouvoit commettre. « Qu'est-ce qu'il en revient? dit-il. Un paresseux n'est bon ni pour lui ni pour la société; j'estime que de tous les vices c'est le plus condamnable. — Et la gourmandise, lui dis-je, qu'en dis-tu? — Oh! Monsieur, elle est très-nécessaire, reprit-il, pour soutenir et augmenter l'individu. » A cette belle sentence, nous ne jugeâmes pas qu'il y eût d'appel : nous fîmes durer la table plus que d'ordinaire. « Il faut tuer le tems, » disois-je au chevalier. Mais mon valet, plein de réflexion et que cette longueur ennuyoit, me dit : « On s'imagine tuer le tems, et tout au contraire c'est

le tems qui nous tuë. » Nous lui abandonnâmes enfin la desserte, et nous prîmes chacun un livre. Ils ne furent que des prétextes d'une fausse occupation, car mes yeux, attachés sur l'adorable Bouqueville, en parcouroient les graces, et quelquefois j'avois le plaisir de m'appercevoir qu'elle y étoit attentive; elle me l'exprimoit même par de petites façons que l'amour imagine dans ces instants, et qu'on ne peut dépeindre lorsqu'ils sont passés.

Elle se leva précipitamment, prit du papier et écrivit ces mots: « Je ne sçaurois me hasarder à continuer mon histoire dans la même situation des deux précédentes nuits; vous êtes trop dangereux... J'aime mieux me contraindre à vous écrire, malgré la peine que j'ai de tenir longtems une plume, ou plutôt dispensez-moi d'un récit qui vous est à présent inutile. Après notre sortie, je n'y omettrai aucune circonstance: l'essentiel vous est découvert. » Mademoiselle de Bouqueville me présenta ce papier. Après l'avoir lu, je mis au bas: « Pourquoi cette irrésolution? Craignez-vous que je révèle vos secrets? Ai-je assez d'infortune pour vous avoir prévenue contre moi? Ne vous ai-je pas donné des preuves de mon respect, de mon obéissance, malgré la vivacité de la passion que vos yeux ont fait naître

en mon cœur, et que vos bontés ont rendue violente ? Je vous proteste de me tenir immobile à côté de vous et de faire trêve aux inquiétudes et aux crampes jusqu'à ce que vous les autorisiez.» Elle me répliqua : « Avec ces conditions et l'assurance que vous m'en donnerez en parole d'honneur, je vous recevrai dans mon lit. » Je lui baisai la main tendrement, sans être vû de notre incommode témoin, que la digestion tenoit tranquille sur son lit.

Nous nous occupâmes le reste du jour, mademoiselle de Bouqueville et moi, à des amusemens solides. Sa profonde connoissance et sa pénétration dans les matières les plus abstraites me tenoient en admiration. Enfin, remplis l'un et l'autre d'une égale impatience, que je ne craignois pas de faire connoître et qu'elle s'efforçoit en vain, par la loi de son sexe, de cacher, neuf heures sonnèrent ; nous soupâmes légèrement et promptement. Sous prétexte d'une indisposition, je fis redoubler l'activité ordinaire de Champagne, qui, n'étant pas assujetti à mâcher, eut bientôt avalé son souper, quoique très-ample, et il fut couché et endormi en un instant. Pour moi, qui depuis nos écrits n'avois cessé de sentir un battement de cœur véhément, causé par le désir de me trouver auprès de ma

belle compagne, je ne fis qu'un saut de mon lit dans le sien. Elle m'imposa la manière modeste de me mettre ; elle accorda néanmoins, après bien des petits combats, que ma main pourroit se reposer et parcourir sa belle gorge. « Mais sur-tout, me dit-elle, ni inquiétudes ni crampes. » Ensuite elle continua ainsi :

SUITE DES AVANTURES DU FAUX CHEVALIER DE WARVICK.

« Dans le couvent où je m'étois retirée, il y avoit plusieurs pensionnaires, les unes coquettes surannées, les autres affectant d'être prudes ; celles-ci grandes jaseuses, celles-là plus discrètes, mais pensant toujours mal. De quinze femmes ou filles, je n'en trouvai qu'une de sociable ; encore ne l'a-t-elle été que pour mon malheur : c'étoit la comtesse de Longford, qui entra huit ou dix jours après moi dans ce maudit couvent. Elle m'apprit qu'elle étoit fille du comte de Longford, qui étoit passé en France avec le roi d'Angleterre ; elle ajouta que de toutes les dignités et des grands biens dont son père avoit joui il ne lui restoit que trois mille livres de rente, avec lesquelles elle vivoit tran-

quillement, ayant renoncé aux vanités du monde; elle me parut avoir environ trente-deux ans : aimable, enjouée, beaucoup d'esprit ; au reste, méchante, pleine d'artifice et de mauvaise foi. Je vous en donnerai plus d'une preuve qui sont le fondement de mes malheurs.

Je m'attachai à cette comtesse ; elle me guidoit sur l'administration de mes affaires, dont je ne lui cachois rien. La parfaite connoissance qu'elle en prit, ou qu'elle en avoit peut-être avant que je la connusse, lui fit former le dessein de partager mon bien par le moyen d'un mariage qu'elle imagina avec un de ses parens. Elle prit occasion de m'en parler un jour que je me plaignois de la peine que j'avois depuis dix-huit mois à solliciter le rapporteur d'un seul procès qui me restoit ; elle me dit : « Ma chère fille (c'est ainsi qu'elle me nommoit par excès de tendresse), les dames faites comme vous font trop de plaisir aux magistrats pour qu'ils ne s'empressent de leur rendre une prompte justice ; ils menagent un instant dont la femme la plus vertueuse ne peut se garantir ; ils ont des règles certaines, des délais assurés, et je crains fort pour vous. — L'âge de mon rapporteur, lui répondis-je, me serviroit de caution, quand j'aurois d'ailleurs qnelque inquiétude ; mais, re

butée de faire des démarches vaines, j'abandonnerai le procès. — Il ne faut point l'abandonner, me dit-elle ; je vous trouverai un solliciteur, actif et plein de zèle, qui sçaura bien en imposer à M. le conseiller. Il doit arriver incessamment d'Italie. A son retour, votre procès sera son premier soin. C'est le chevalier de Longford ; il est, aussi bien que moi, de la première maison d'Irlande.

(Ici manque une feuille qui s'est trouvée perdue ; elle contenoit, en substance, les ruses dont la comtesse s'étoit servie pour engager Mlle de Bouqueville à aimer le comte de Longford : la supposition que cette femme avoit faite que le comte fût le favori du prétendant, qu'il étoit dans son secret intime et qu'il manœuvreroit une conspiration en Angleterre pour rendre à son maître la couronne de la Grande-Bretagne ; que, pour mieux réussir, elle avoit fait croire à cette jeune personne qu'elle deviendroit une grande dame, et qu'elle avoit flatté Therèse d'une fortune considérable pour l'engager à disposer favorablement Mlle de Bouqueville. La comtesse faisoit le portrait du comte d'une manière séduisante ; enfin elle l'introduisit dans le parloir, et il trouva le moyen, par ses discours et sa bonne mine, d'en-

gager l'aimable dupe et de l'amener au point de passer un contrat de mariage.)

« ... Marquer son désintéressement et son amour. Comme il est aimable, je suis persuadée qu'il vous plaît : ainsi, il n'est plus question que d'avoir un notaire, pour vous assurer l'un de l'autre et vous garantir de toute inquiétude. » Alors, profitant de mon silence et se tournant vers Therèse : « Peut-on mieux faire ? Réponds. — Non, assurément, » dit cette fille. Dans l'instant, M. le comte se leva pour aller faire dresser les articles de mariage. Je vous avoue, mon camarade, poursuivit la belle conteuse, que cette volubilité de discours et cet amas de résolutions surprirent la mienne et me jettèrent dans de cruelles agitations. Je n'eus pas la force de répondre ; je me retirai dans mon appartement, inquiète, rêveuse et chagrine, tantôt dans le dessein de ne plus retourner au parloir, un moment après brûlant d'envie de revoir M. de Longford. Incapable de me fixer et flottant d'incertitude en incertitude, ma femme de chambre me détermina. Un notaire vint, le lendemain matin, avec un acte tout dressé, dans lequel mes meubles et immeubles étoient détaillés comme si j'en eusse donné l'état. On me

fit valoir un douaire de trente mille livres, hypotéqué sur le comté et les dépendances de Longford, outre mon logement dans l'un des châteaux que je voudrois choisir ; on me dit que les domaines de ce comté rapportoient plus de cent mille livres, et que le roi avoit promis d'y joindre beaucoup d'autres terres. Outre ces grands avantages, j'étois commune en biens avec le futur, donation mutuelle en cas de décès de l'un de nous sans enfans; et, pour clore un acte si bien ordonné, il y avoit une clause de trente mille livres de dédit, dont nos biens étoient réciproquement garans. Ce notaire, me présentant la plume, me dit : « Je crois avoir exactement suivi la volonté des parties ; du moins n'ai-je rien omis, Mademoiselle, du mémoire qu'on m'a donné de votre part. » Quoique je n'eusse aucune connoissance de ce mémoire, contre lequel j'aurois pû m'inscrire en faux, j'étois si troublée, et l'amour m'avoit tellement aveuglée, que je signai cet arrêt de mes malheurs, persuadée d'avoir fait des merveilles. « Le couvent n'est plus sortable à l'état de vos affaires, me dit Mme de Longford ; il faut reprendre votre maison au plus tôt, afin de consommer un si charmant hymen : j'en irai même prendre soin jusqu'à ce que vous sortiez de France. » Je fis

sçavoir le même jour à un de mes locataires qu'il eût à se pourvoir d'un logement pour le terme prochain. M. de Longford désira que je sortisse souvent pour arranger nos affaires. En accordée complaisante, toutefois mal conduite, et pour plaire à mon futur, j'adherai à ce qu'il souhaita. Les religieuses, ne le trouvant pas bon, me prièrent de sortir tout-à-fait, et j'ai appris depuis que la comtesse, qui vouloit presser l'avanture, croyant y réussir plus tôt en m'arrachant du couvent, fit à la superieure de mauvais discours sur ma conduite, de sorte que je ne pus obtenir d'elle la grace de demeurer dans ma retraite jusqu'à ce que je pusse entrer dans ma maison. Je me trouvai donc réduite à louer un appartement garni.

Ce fut alors que je vis sans contrainte M. de Longford. Notre engagement sembloit m'autoriser. Il devenoit tous les jours de plus en plus amoureux, et je ne faisois pas moins de diligence que lui. Les premières impressions sont toujours les plus vives; nous ne fîmes plus qu'une même table, et, si je l'eusse voulu croire, nous eussions porté cette économie jusqu'au lit. Il manquoit au comte, pour la célébration de notre mariage, un pouvoir de son père; il remettoit de semaine en semaine son voyage pour l'aller chercher à

Londres. Un jour que je lui reprochois le peu d'empressement qu'il avoit à me satisfaire sur ce point, il se jetta à mes pieds en embrassant tendrement mes genoux. « La crainte de vous voir changer pendant mon absence, me dit-il, suspend mon départ et fait un terrible combat avec l'impatience que j'ai d'être inséparablement à vous. » Et, continuant d'une voix languissante et passionnée : « Si vous vouliez accorder à ma vive tendresse une assurance de la vôtre qui feroit toute ma félicité, je partirois aussi-tôt, et je serois de retour dans dix jours au plus tard. Vous devez d'autant moins refuser cette satisfaction à mon cœur que le bien que je vous demande m'est acquis par l'amour, par nos conventions, par mes sermens; et je vous proteste que la cérémonie du prêtre ne peut rien augmenter à ma passion et à ma fidélité. » Pendant ce discours il me baisoit les mains, il soupiroit; enfin il me rendit sensible : je m'engageai légèrement à ce qu'il désira, les sens me trahirent, et la raison m'abandonna entièrement. Helas! un mois fut à peine écoulé que je m'apperçus de la faute que j'avois faite... »

La parole manqua à Mlle de Bouqueville : un torrent de larmes y succeda. Je fis de vains

efforts pour la consoler. « Ah! mon cher ami, me dit-elle, ces larmes sont bien dûes à la perte que j'ai faite de mon honneur et à la honte des désordres où ce premier malheur m'a entraînée; ils surpassent les idées que vous pourriez vous en former. Vous en conviendrez quand je vous en aurai fait le récit. » Elle se leva sur son séant pour chercher son mouchoir, afin d'essuyer ses beaux yeux. Je me retirai pour donner plus de facilité à son bras de s'étendre jusques sur une chaise où étoit ce mouchoir. Son sein, que j'ai déja vanté plus d'une fois, se posa sur mon visage. La douleur l'empêcha de s'en appercevoir, sans doute, car elle resta un instant en cette charmante posture; et, voulant reprendre sa place, je fis un mouvement en même tems qu'elle, ce qui fit céder les barres du lit au poids de nos deux corps. Comme la chûte s'étoit faite de mon côté, la secousse fut violente du sien, et elle auroit tombé à terre si je ne l'eusse retenue; mais, hasard favorable! sur quel endroit plaçâtes-vous ma main pour lui rendre ce service? Je perdis à mon tour la parole. Elle se retira promptement, me reprochant en colère ma hardiesse.

Heureusement que l'accident qui nous étoit arrivé étoit plus facile à réparer que la querelle

qu'elle me faisoit à débattre. Je me levai et me mis dans mon lit promptement. Elle prit sa robe. Je feignis d'être surpris; j'appellai mon valet, je lui dis d'allumer de la bougie : il obéit; il regarda avec surprise M. de Warvick debout, son lit renversé et cassé. S'il en trouva alors le racommodage impossible, il s'avisa d'un bon expédient : « Pour une demie nuit, Monsieur, me dit-il d'un air charitable, vous ne serez pas trop incommodé de donner une place à M. le chevalier? — Tu m'as prévenu, lui dis-je, car j'allois la lui offrir. » La charmante Bouqueville, n'osant pas marquer de répugnance devant Champagne, se mit à côté de moi.

La nouveauté de l'avanture m'empêche de m'appercevoir que je passe les règles épistolaires; ma main, excedée de trop écrire, me restraint à vous tracer seulement que ma considération et mon attachement ne finiront qu'avec ma vie.

CINQUIÈME LETTRE

Je retrancherai l'exorde, Monsieur; il me paroît inutile, d'autant que je reprens mon récit précisement où je l'ai quitté. Lorsque mademoiselle de Bouqueville fut remise de la crainte que la chute qu'elle avoit pensé faire lui avoit causée, et qu'elle m'eut suffisamment reproché ce que je rejettai entièrement sur le hasard : « Tout semble conspirer, me dit-elle, contre mon devoir et mes résolutions; mais vous seriez cruel et de mauvaise foi si vous abusiez de ma foiblesse et de la confiance que j'ai en vous. Si je suis forcée de dissimuler mon sexe, il ne faut pas que vous jugiez, par cette métamorphose, qu'une conduite, des inclinations et une habitude de déréglement en soient les motifs. Encore que je vous paroisse enjouée et peu scrupuleuse, j'ai des limites que je ne passerai de ma vie; j'ai

d'heureux préjugés, que la raison et la triste expérience que je viens de faire fortifient de plus en plus. Si l'on m'a séduite, si l'on m'a trompée, une vengeance proportionnée à l'offense mé justifie. Mon cœur est à vous sans réserve, mais n'espérez pas excéder à ce que j'ai accordé à vos empressemens; promettez-moi par serment de n'en point exiger de plus grands, ou bien je vais vous quitter et attendre le jour sur une chaise? Je suis fatiguée, vous devez l'être aussi : dormons. La nuit prochaine, je continuerai à satisfaire votre curiosité. » Elle termina cette morale par un baiser qui me parut bien tendre, et dont je me serois bien passé, puisqu'elle n'avoit pas de plus grand bien à me faire; elle se tourna pour trouver le sommeil. Mes inquiétudes et ma crampe étoient violentes; mais tout ce que mademoiselle de Bouqueville venoit de me dire, et la considération sincère que j'avois pour elle, me déterminèrent à lui obéir, sans perdre l'espérance que le tems, mes empressemens, la contrainte du jour et la liberté de la nuit, opéreroient naturellement un heureux succès. Je fis le serment qu'elle m'avoit imposé; son beau sein fut l'autel où je posai la main pour rendre ce serment plus inviolable, et nous nous endormîmes.

A notre réveil, nous reprîmes nos occupations ordinaires. L'heure du rendez-vous nocturne étant arrivée, ma belle compagne se coucha, et, lorsque mon laquais fut endormi, je fus la joindre. Je me mis dans la situation qu'elle voulut, sans cependant rien perdre du droit qu'elle avoit accordé à ma main. Elle reprit ainsi la suite de ses infortunes :

SUITE DES AVANTURES DU FAUX CHEVALIER DE WARVICK.

« Il me semble vous avoir dit que je ne fus pas long-tems sans me repentir de la faute que j'avois faite. M. le comte, qui, depuis trois mois que je le connoissois, m'avoit paru complaisant, rangé, sobre, se lassa d'une contrainte opposée à son caractère ; il devint moins assidu à me voir. Un jour, il entra chez moi yvre et de très-mauvaise humeur. Je fus au-devant de lui pour l'embrasser, mais il me repoussa brusquement, et se servit de termes qui jusqu'alors n'avoient jamais frappé mes oreilles. Je lui demandai la cause de ces emportemens. Au lieu de me répondre, il fit sortir Therèse. Je la suivis ; il me

retint et voulut prendre une liberté que je n'avois octroyée qu'à son amour, et qui ne devoit pas être prodiguée à l'yvresse; il usa de violence, m'embrassa, et me fit tomber si rudement que je perdis connoissance. Au lieu de me relever et d'appeller du secours, il se jetta sur mon lit, où il s'endormit. Mes esprits revinrent; je me levai avec une grande douleur de tête, causée par le coup que j'avois reçu. Je sortis de cette chambre et fus compter mon désastre à Therèse, qui jugea à propos de me faire saigner.

M. de Longford, étant éveillé, me chercha; il ne se souvint pas de ce qu'il m'avoit fait : on lui raconte; il gémit, il pleure et veut se percer de son épée (du moins en fit-il la feinte); il se jetta à mes pieds; enfin de quelle foiblesse n'est pas capable un cœur tendre? J'aimois le comte, je l'excusai, j'oubliai son outrage. Pendant que je gardai le lit, il ne me quitta point et m'accabla des marques les plus vives d'une grande passion. Il augmenta mon amour et le désir que j'avois d'être entièrement à lui. Je le conjurai d'aller chercher le consentement de son père. « Qu'attendez-vous, Monsieur, lui dis-je un jour, pour me rendre tout à fait heureuse? J'ai consenti à ce que vous avez désiré; vous ne pouvez plus avoir d'inquiétude sur mon inconstance.

Partez, je vous prie; volez plutôt, et revenez avec cette tendresse qui fait toute ma félicité. » M. de Longford m'assura qu'il partiroit dans peu, et me protesta qu'il étoit encore plus impatient que moi d'achever son ouvrage. Deux jours après, je reçus un paquet pour lui. Je le lui remis. « Il ne doit point y avoir, me dit-il, rien de secret entre nous. » Il ouvrit ce paquet, qui renfermoit une lettre qu'il me dit être du prétendant; elle étoit écrite en italien, il me la présenta et me pria de la lire : elle contenoit la certitude d'un soulèvement général en Angleterre, des instructions sur ce que le comte devoit faire pour soutenir le zèle des peuples et des troupes; elle désignoit les postes dont il devoit s'emparer, et les liberalités avec lesquelles il devoit répandre les fonds qu'on lui enverroit. Le prince finissoit cette lettre en l'avertissant qu'il partoit pour s'approcher de son royaume; il lui recommandoit d'engager le plus qu'il pourroit des gens de la nation, et même des François.

Quand j'eus achevé cette lecture, il fit une acclamation de fausse joie... « Enfin, me dit-il, voilà donc notre misère cessée! » Il déploya quatre lettres de change qui étoient aussi dans le paquet; il y en avoit une de six cens livres, dont le prétendant lui recommandoit de donner

la valeur à un de ses fidèles sujets qui n'étoit pas nommé et que le comte connoissoit; les trois autres étoient de cent mille livres chacune, payables à un mois de vûe.

L'entreprise me parut périlleuse. J'étois folle de M. de Longford; je me fis une image terrible du personnage qu'il alloit jouer. Ma tendresse, ingénieuse à former des certitudes de sa perte, me réduisoit au désespoir; mais il appuya la réussite de cette conjuration sur tant d'apparences que mon défaut de lumières dans les ressorts de la politique et du gouvernement me soumit à tout ce qu'il me dit pour me consoler. « Nous irons demain, me dit-il, chez Heuseh, sur lequel sont tirées ces lettres de change, pour les lui faire accepter. » Je connoissois ce banquier de réputation; il avoit payé d'assez grosses sommes à mon père; il est exact, et j'assurai le comte de la certitude de son payement. Nous fûmes donc ensemble chez Heuseh; il me mena jusques dans l'anti-chambre. Là, m'ayant présenté un siège, il me pria de me reposer; il entra dans le cabinet de ce banquier et lui présenta ses lettres. Celle de six cens livres lui fut payée, et Heuseh dit à un commis, assez haut pour que je l'entendisse d'où j'étois, d'enregistrer l'acceptation des autres. Lorsqu'on eut

satisfait M. de Longford, il me rejoignit avec les trois lettres acceptées à sa main; il me pria de les garder et de les serrer soigneusement, afin de me les remettre quand je serois de retour chez moi.

Comme je ne pouvois le presser de partir avant le payement des trois cens mille livres, je redoublai mes soins pour l'amuser et lui plaire. Il n'avoit pas pour moi les mêmes attentions, car il me faisoit essuyer des brusqueries terribles. Rarement étoit-il deux jours sans s'yvrer; mais il contraingnoit son vin à être tendre, et je lui sçavois bon gré de cette retenue. Je lui appris la crainte où j'étois que ma complaisance pour lui n'eût rendu trop hatif le fruit, que la cérémonie que je desirois avec tant d'ardeur pouvoi t seule rendre légitime; il me marqua une joie extrême à cette nouvelle, et m'assura qu'avant la fin du mois, à quelque prix que ce fût, nous changerions de situation. La suite vous justifiera qu'à ce seul égard il n'a point été parjure. Loin de pénétrer sa pensée, je me flattai qu'il avoit écrit à son père pour obtenir son pouvoir, et qu'il m'en faisoit un doux mystere pour me sur prendre.

Le lendemain de cette promesse, il vint d'assez bonne heure chez moi; il avoit un air chagrin

néanmoins tendre et composé. « Ah! ma chère, me dit-il, que quinze jours dérangent bien les affaires du prince! Suivant l'avis que je viens de recevoir de nos conjurés, je devrois être à Londres pour commencer après demain nos opérations, qui sont prêtes à éclater. Je viens de voir Heuseh, qui ne peut m'avancer que vingt mille écus sur les trois cens mille livres qu'il me doit payer à la fin du mois; je suis au désespoir. Encore s'il avoit pû me payer cent mille livres, j'aurois hasardé le voyage, et vous m'auriez fait tenir le surplus où je vous aurois indiqué. Morbleu! voilà la plus grande affaire du monde échouée, et une infinité de malheureux sacrifiés. »

Son valet vint l'avertir qu'une personne le demandoit : il fut la joindre. Je repassai ce que le comte venoit de me dire; il me sembla que j'étois obligée de m'intéresser pour le prétendant. A cette première considération se joignit l'ambition; je me disois : « Si le comte réussit, comme il m'en paroît assuré, quels honneurs, quelle récompense paroîtront suffisans au prince pour marquer la reconnoissance d'un si grand service! D'ailleurs, dès que M. de Longford sera arrivé à Londres, il verra son père, il en obtiendra ce consentement si désiré. J'ai des diamans, de la vaisselle, pour plus de cinquante

mille livres; avec l'avance de vingt mille écus que lui promet Heuseh, cela composera au delà des cent mille livres que le comte veut emporter avec lui. Cherchons à engager ces effets; que risqué-je? L'échéance des lettres n'est pas éloignée; ce sera moi qui en recevrai le payement; je serai en état de rendre le prêt. Ne tardons pas de donner cette marque de tendresse à mon amant. »

Il rentra dans ma chambre. Je lui déclarai le projet que je venois de former. Quoique ce fût là où il vouloit insensiblement m'amener, il fit le surpris, il me remercia, et me dit qu'il aimeroit mieux escompter et perdre moitié sur ses lettres que d'exiger de moi une telle complaisance; qu'il étoit vrai que les fonds de son prince n'étoient pas alors assez considérables pour les diminuer, mais que, bien loin d'exiger que je me défisse de mes diamans et de ma vaisselle, il laisseroit plutôt avorter l'entreprise. « Ce ne sera pas m'en défaire, lui dis-je, que de les engager jusqu'au payement des deux cens quarante mille livres. Lorsque je les recevrai, je rendrai soigneusement le prêt qui nous aura été fait, et ces gages me reviendront. — Oui-da, me dit-il d'un air indifférent, en trouvant une personne sûre, ce sera obliger un roi sans rien hasarder.

La vaisselle est armoriée : on ne peut la changer. Il faudra renfermer vos diamans dans une boëte et y mettre votre cachet. — Comme vous me paroissez, lui répartis-je, plus au fait que moi des précautions qu'il faut prendre, je vais vous remettre le tout, et vous en ferez votre affaire. » Il m'embrassa tendrement, loua la bonté de mon cœur, m'assura bien de vanter cette action au prétendant quand il l'auroit rejoint, et m'étala pompeusement le bon effet que cela feroit dans l'esprit de ce prince. Il me demanda une des lettres de change pour aller toucher les vingt mille écus que Heuseh lui avoit offerts, et les convertir en une autre lettre sur Calais : je la lui remis. A quatre heures après midi, fatigué, m'assura-t-il, de tous les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour mettre ordre à son départ, il me rendit la lettre de change avec un reçu de soixante mille livres au dos, et il me conta qu'il avoit trouvé un homme de l'ambassadeur d'Angleterre qui prêteroit quarante mille livres sur les nantissemens qu'il lui avoit proposés ; et, s'approchant de mon oreille, encore que nous fussions seuls : « Je ne doute pas, me dit-il, que ce ne soit l'ambassadeur lui-même qui fasse le prêt, charmé au fond de l'aventure ; et, si l'agent exige des gages, ce n'est que pour mieux

feindre. » Je lui remis ces chers gages, que je n'ai plus revus. Il me donna le nom et la demeure du prêteur, et m'instruisit de ce que j'aurois à faire pour lui faire tenir les deux cens mille livres qui me resteroient; enfin il m'embrassa et me quitta d'un air si touchant et si passionné que jamais séparation ne fut plus tendre et plus douloureuse. Elle l'étoit d'autant plus pour moi que je craignois extrêmement que le succès de la révolte ne fût pas aussi certain que le comte m'en paroissoit assuré, et j'étois agitée d'un pressentiment mortel de ne revoir plus ce cher objet de mon amour. Il monta dans un carosse que mes yeux conduisirent le plus loin qu'ils purent; je vins ensuite me jetter sur mon lit, où des larmes et des cris perçans manifestoient ma douleur.

Douze jours se passèrent sans que je reçusse de lettres du comte. J'en fus surprise, inquiète et allarmée. Je devins nouveliste : je lisois avec soin les gazettes, croyant que la renommée m'apprendroit ses victoires ou sa perte; j'excusois quelquefois son silence. « Les soins importans d'une affaire d'État, me disois-je, sont préférables à ceux qu'un heros doit à l'amour. Le mien est peut-être à présent dans de grands périls, ou bien la gloire et son prince l'occupent

trop pour qu'il puisse m'écrire. Telle étoit l'agitation de ma mère, continuai-je, lorsque mon père, livré à ses opérations militaires, étoit quelque tems sans lui donner de ses nouvelles. »

Quinze jours de semblables réflexions me firent toucher à l'échéance des lettres de change. Je fus les présenter à Heuseh, qui, après les avoir considerées, et particulièrement celle où étoit le reçu de soixante mille livres : « De quel fripon tenez-vous ces lettres? » me dit-il. L'épithète me parut vive; cependant je lui dis qu'elles appartenoient au comte de Longford, auquel, lui en payant un de six cens livres à la fin du mois dernier, il avoit accepté les trois autres. « Moi, Madame, j'ai accepté ces lettres? reprit-il avec vivacité. — Oui, certainement, repliquai-je sur le même ton. — Parbleu! ce trait est hardi, et vous soutenez bien effrontement un mensonge. » Je fus fort piquée de l'impertinence de ce banquier, mais je m'armai de patience, et lui dis très-poliment : « Monsieur, la mémoire vous manque; regardez votre registre, vous verrez que le 30 mars vous avez payé six cens livres à M. de Longford; que vous avez dans le même tems accepté ces trois lettres, et que le 15 vous lui avez avancé soixante mille livres sur celle-ci (en lui montrant celle qui étoit endos-

sée). — Toutes vos raisons, Madame, et mon registre, ne me persuaderont point ce que vous me dites. Je sçai que j'ai payé six cens livres à l'étranger que vous m'avez nommé; que j'ai accepté trois lettres de cent livres chacune qui ont été payées ce matin; il n'est pas moins vrai que celles-ci sont fausses. Oserai-je, continua-t-il, vous demander qui vous êtes, car je ne puis me dispenser de m'assurer de votre personne? » Je ne lui cachai ni mon nom ni ma famille. M'ayant considérée, il me parut étonné; il me dit : « Je reconnois à vos traits madame votre mère; mais votre conduite me paroît bien différente de la sienne. » Je fus frappée de ce que je venois d'entendre, et, selon le propre de mon sexe, je m'abandonnai à mes larmes. Le bon banquier les interprêta comme un aveu tracite que je lui faisois de la fausseté des lettres et de ma complicité. Il me fit entrer dans son arrière-cabinet, et, après avoir rappellé ma naissance, mon éducation et la suffisance de mon bien pour vivre commodement, il étala les désordres criminels et la honte de ma conduite. Je me reveillai à ces reproches, et le priai de ne point augmenter mon désespoir par des soupçons si outrageans, que je ne méritois pas; je le conjurai de vouloir bien m'entendre tranquillement et sans préven-

tion. Je lui appris sommairement tout ce que j'avois fait depuis la mort de mon père : mon entrée au couvent pour garantir ma réputation de la médisance; la connoissance que j'y fis de la comtesse de Longford; mes liaisons avec elle dans un lieu où je devois me croire en sureté; la facilité avec laquelle j'avois consenti d'épouser le comte son parent, séduite par ses caresses et sa condition; les articles de notre mariage et le dédit; ma sortie du couvent par le conseil de cette comtesse; la conspiration d'Angleterre; la confiance que j'avois faite à M. de Longford de mes diamans et de ma vaisselle pour achever les cent mille livres de la lettre endossée; j'omis, comme vous pouvez croire, la consommation prématurée de mon mariage, encore que ce fût l'article le plus essentiel.

Heuseh, transporté de colère et de compassion, se leva, vint m'embrasser, et, les larmes aux yeux, me persuada de mon malheur et de la part qu'il y prenoit. « J'ai été trop ami de monsieur votre père, Mademoiselle, me dit-il, pour n'être pas pénétré du récit que vous venez de me faire; on vous a trompée : ce comte n'est vraisemblablement qu'un imposteur; je ne lui ai point avancé soixante mille livres; il n'y a pas de conspiration en Angleterre : tout y est tran-

quille, et je me rappelle que ce voleur tenoit dans sa main des papiers lorsque je lui payai six cens livres et que j'acceptai les lettres qu'il me présenta; il remit dans son porte-feuille, avant de sortir de mon bureau, les trois lettres de cent livres chacune, et il vous aura persuadé que les fausses qu'il tenoit, et qu'il vous a déposées, étoient celles que je venois d'accepter. Vous êtes bien à plaindre d'être dans une ville comme Paris, à votre âge, sans parens ni personnes assez officieuses pour régler votre conduite! » Je ne pus supporter plus long-tems ce récit, je tombai évanouie. Heuseh appella des femmes pour me secourir; on me deshabilla, je revis le jour; mais je ne pouvois ni respirer ni prononcer une seule parole. On envoya chercher un chirurgien, qui jugea nécessaire de me tirer du sang. La saignée réussit, je revins entièrement, et, après avoir marqué ma reconnoissance au banquier, que j'engageai de me venir voir, je me fis conduire chez moi. Là, sans contrainte, je m'abandonnai à mon désespoir; je ne cessai de pleurer pendant plusieurs jours. Mais la douleur a ses limites : j'écrivis encore inutilement à mon traître; j'envoyai Therèse au couvent reprocher à la comtesse sa trahison : les tourières dirent qu'elle étoit partie pour Londres depuis

vingt jours avec son mari, qui étoit le même qu'elle avoit fait passer pour son parent. Quand ma femme de chambre m'eut rapporté cette double certitude de mon désastre, j'entrai en fureur et voulus me donner la mort, comme la seule consolation qui me restoit. Mes domestiques eurent toutes les peines du monde à me tranquiliser mais, tout-à-coup, faisant réflexion que mes séducteurs jouiroient avec trop d'avantage de leur perfidie : « Allons plutôt, m'écriai-je, nous jetter aux pieds de l'ambassadeur d'Angleterre, lui demander justice ! » Puis, incertaine encore, je changeai de volonté : « Que sçais-je si l'on me croira? Mon avanture se trouve confondue avec une affaire d'État. Quoiqu'il n'y ait point de vérité dans le projet dont m'a leurré le comte, les choses de cette importance sont délicates. La France et l'Angleterre sont alliées : qui peut m'assurer que par une considération politique on ne me sacrifie, ou du moins on ne me fasse essuyer une longue et triste prison? Ni mon honneur ni mes effets ne me seront point restitués. »

Ainsi, passant d'idées en idées incertaines, désespérée, je ne sçavois sur laquelle me fixer, quand tout-à-coup la vengeance se présenta à mon esprit; elle me parut douce à exercer moi-

même : ce fut à elle que je me déterminai. Ma tranquilité surmonta l'agitation qui depuis huit jours ne m'avoit point quittée; je retrouvai enfin le sommeil. »

« Je le sens à présent qui m'accable, mon cher camarade, me dit Mlle de Bouqueville. Allez vous reposer, et demain je vous apprendrai quelles furent les suites de cette entreprise. »

J'obéis aussitôt à mon aimable compagne, et je vais, Monsieur, me servir de la même raison pour finir cette lettre déjà trop longue. Je suis, en vérité, toûjours plein d'attachement et de considération, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE

SIXIÈME LETTRE

Au donjon de ***, le 4 août.

Dès qu'il fut jour, je me levai sans faire de bruit; je m'approchai du lit de l'adorable Bouqueville le plus doucement qu'il me fut possible, à dessein de voir si elle dormoit. Il faisoit extrêmement chaud : sa couverture étoit tombée et son drap relevé; elle étoit couchée sur le côté droit, en sorte qu'on découvroit une partie de ses reins et sa cuisse jusqu'au genouil. Tout sembloit me favoriser. Son sommeil étoit si profond qu'elle prit une situation différente sans s'éveiller; elle se mit sur le dos, ses deux bras

sur la tête, ses jambes écartées. Ce fut alors que mes yeux parcoururent des choses que les Mignard et les Santerre ont sçû peindre, mais qu'aucune plume ne peut exprimer. Après avoir resté quelque tems comme en extase, il me prit des desirs d'accabler de caresses tout ce que je voyois, incertain seulement, par l'égalité des beautés, à laquelle je donnerois la préférence. « Sa bouche, disois-je, est petite, bien formée; ses lèvres démentent le corail; mais j'en puis jouir lorsqu'elle est éveillée; la forme, la blancheur de son sein et sa fermeté me séduisent; mais le droit en est cédé à ma main, et elle en porte toutes les nuits le charme jusqu'à mon cœur. » Prenant enfin ma résolution, je m'approchai pour porter tous mes transports sur ce qui, m'étant interdit, méritoit bien d'ailleurs cette préférence; mais la charmante dormeuse s'éveilla, et fut extrêmement confuse de se voir dans un si grand désordre. Elle se couvrit en murmurant de mon indiscrétion; je me retirai, et le sommeil qu'elle reprit appaisa sa colère.

Quand Mlle de Bouqueville fut levée, nous nous occupâmes suivant le plan que nous nous étions formés et que nous avons exactement suivi pendant tout le tems de notre agréable captivité. Toutes les journées que nous avons passées

ensemble n'ont differé les unes des autres que par l'augmentation de notre tendresse et par les nouvelles preuves que nous nous en donnions, sans cependant que ces preuves fussent alors portées jusqu'au point qu'elle appelloit le tombeau de l'amour, « parce que, disoit-elle, pour être toûjours heureux, il ne faut pas cesser de désirer. Sitôt que l'on possède souverainement, le desir est limité, la jouissance devient une habitude, l'habitude produit l'insipidité et enfin le dégoût. Toutes les histoires sont pleines de ces vérités. Tant que vous désirerez et que j'aurai la force de me défendre, notre amour sera ingénieux à nous procurer des plaisirs nouveaux; il continuera d'enchanter notre imagination; il donnera un prix exquis à un serment, demain à un regard; il me fera saisir avec ardeur le verre que vous quitterez : je porterai à ma bouche le côté qui aura touché la vôtre, et le vin me semblera du nectar. Un seul baiser prévaudra toujours la dernière satisfaction, car ce baiser peut être réiteré sans nombre et augmenter également notre ardeur; mais, si l'on va plus loin, cette ardeur se termine en un instant, et, au lieu d'en augmenter la vivacité, on l'extenue par l'usage, et insensiblement elle se détruit. » De semblables morales nous occu-

pèrent depuis la fin de notre souper jusqu'à dix heures, qui étoit le tems marqué pour le récit des avantures. Nous nous couchâmes avec les mêmes circonspections de ma part que nos conventions l'exigeoient, et Mlle de Bouqueville continua ainsi.

SUITE DES AVANTURES DU FAUX CHEVALIER DE WARVICK.

« Je ne pensai plus qu'à exécuter la résolution que j'avois prise d'arracher la vie à mon traître. Mon honneur étoit trop interessé à me venger de la perfidie du comte pour confier le soin de cette vengeance ou à la justice, ou à qui que ce fût; je m'en trouvai seule capable, « car, disois-je, si je réussis, on verra que, si j'ai eu de la foiblesse quand j'ai été séduite, le courage ne m'a pas manqué lorsque j'ai connu que l'on m'avoit trompée. Si je succombe, la mort me justifiera également et me délivrera de ma honte ». Il n'étoit plus question que de me mettre en état de partir aussitôt que je serois assurée du lieu où étoit le comte. Il me falloit des ajustemens convenables au rôle de chevalier errant que j'allois entreprendre; je ne perdis pas un

instant à m'en procurer. Je fus chez un tailleur fameux, auquel, d'un françois corrompu, je dis que j'étois étrangère; que mon mari m'avoit quittée pour enlever une fille qu'il me préféroit; que je voulois les suivre en quelque pays qu'ils allassent; que, pour voyager en sûreté, j'avois dessein de changer de sexe, du moins en apparence; enfin, je lui commandai deux habits complets, tout l'assortiment, et même le linge dont j'avois besoin. Je lui remis l'argent qu'il me demanda, et il me promit beaucoup de diligence. Ne voulant pas qu'il sçût ma demeure, je lui dis : « Si vous veniez chez moi, des amis de mon mari, des domestiques, pourroient s'appercevoir de mes apprêts, l'en avertir; cela lui feroit tenir sa route plus secrette. Pour éviter ces inconvéniens, ajoûtai-je, un jour de fête, lorsqu'il n'y aura que vous et votre femme chez vous, j'y viendrai essayer mes nouveaux vêtemens. » Ce tailleur me proposa une maison qu'il avoit à une lieue de Paris, où je pourrois non seulement m'habiller, mais aussi m'y rendre lorsque je voudrois partir. Je regardai cet asile comme un augure assuré de l'applaudissement que le Ciel donnoit à mes desseins. Nous convînmes que je me trouverois dans cette maison, avec armes et bagages, le huitième jour, et que

j'y disposerois ma mascarade jusqu'au tems de mon départ.

Je fis part de mon secret à La Brie. Il m'en parut interdit, non que le personnage qu'il devoit y jouer lui fît peine : il étoit brave ; mon père l'avoit attaché à lui après vingt ans de service dans sa compagnie, et il m'offrit même d'exécuter lui seul mon dessein ; mais il me représenta la délicatesse de mon tempéramment. « Vous ne pourrez, me dit-il, Mademoiselle, résister à de longues courses ni vous déterminer à la vengeance que vous méditez : une femme n'est pas propre à des expéditions si périlleuses. » Je lui fis terminer ses remontrances, et lui dis de se préparer à monter à cheval au premier ordre que je lui en donnerois. Je m'imaginai, pour donner à ma suite un air imposant, que je ne ferois pas mal de déguiser mon valet en hussard : sa mine et la langue allemande, qu'il parloit assez bien, convenoient à merveille. Je l'envoyai avec un billet et une augmentation de fonds chez mon tailleur, auquel je mandai de faire à celui qui l'alloit trouver de ma part un habit tel qu'il lui diroit. Je fus chercher dans mon garde-meuble les armes et les équipages nécessaires ; je chargeai La Brie de mettre tout en bon ordre et de le faire porter ensuite dans

la maison de campagne qui m'étoit offerte. Cela fut exécuté. Pendant que j'étois occupée à ces arrangemens, je reçus la visite de M. Heuseh. Après beaucoup de politesses, il me dit : « Votre comte de Longford vient encore de tromper un marchand qu'il a fait aussi donner dans le panneau de la conspiration : à la faveur d'une lettre de change de dix mille livres à prendre sur moi à quinze jours de vûe, de la même fabrique de celles qu'il vous a laissées, et d'une ordonnance du trésor royal de deux cens pistoles, il a tiré pour sept à huit mille livres de nipes. Le pauvre dupe a d'autant mieux ajoûté foi aux artifices de ce fripon que, dans le tems qu'ils convenoient de leurs faits, il le pria d'envoyer un de ses domestiques recevoir le payement des trois petites lettres de change que j'avois acceptées et qui ont servi à vous tromper. Ce payement comptant, la conformité de ces lettres avec celle de dix mille livres, assez bien imitée, et le profit considérable que ce marchand croyoit faire sur ce qu'il vendoit, dont l'estimation m'a paru exorbitante, l'ont déterminé à conclure ce bon marché avec l'étranger, auquel, pour solde de compte, il a donné une promesse de payer au porteur, dans six mois, le surplus des douze mille livres de papier qu'il a reçu. A l'échéance

des dix mille livres, il est venu chez moi pour les recevoir. Sa surprise a été extrême lorsqu'en les lui refusant je lui ai raconté ce que je sçavois de son trompeur. Ce qu'il y a de plus plaisant et qui désespère davantage cet honnête négociant, c'est qu'il a escompté sa promesse, au bout de trois jours, à un quart de perte. Je vous avoue, Mademoiselle, ajouta Heuseh, que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire quand il m'apprit cette dernière circonstance. Je vous conseille, continua-t-il, d'obtenir un ordre de faire arrêter votre fourbe, qu'on m'a assuré être dans Paris. Si vous voulez, nous irons ensemble consulter les voyes les plus sures.

— La perte de ma vaisselle et de mes diamans, dis-je à Heuseh en rougissant, n'est pas ce qui m'intéresse le plus : mon honneur outragé me dispense de faire des mouvemens qui augmenteroient ma confusion et ma honte. Peu de personnes sçavent mon avanture : je veux tâcher de la faire oublier entièrement et de ne m'en pas ressouvenir moi-même. Ainsi, Monsieur, continuai-je, sans manquer de reconnoissance à vos offres obligeantes, ne trouvez pas mauvais que je ne fasse aucune poursuite pour recouvrer ce que l'indigne Longford m'a volé. »

La plupart des banquiers sont plus touchés de

l'intérêt que sensibles à l'honneur : aussi vis-je bien qu'Heuseh n'approuva pas ma résolution. Je le priai, lorsqu'il me quitta, de s'informer du lieu où logeoit le comte. « Je voudrois bien, lui dis-je, retirer de lui du moins le double de la promesse de mariage que j'ai signée. » Il me promit de mettre tout en usage pour l'apprendre.

La Brie, étant allé un jour de grand matin dans la rue du Roi-de-Sicile pour voir un homme de son pays dont il avoit appris l'arrivée, s'adressa, pour en sçavoir précisément la demeure, à un artisan qui lui dit que c'étoit dans une auberge vis-à-vis de sa maison. La Brie, regardant le lieu qu'on lui indiquoit, vit sur la porte un homme prêt d'en sortir. Il s'approcha et reconnut le comte, qui, l'ayant apperçu, voulut l'éviter. Mon laquais le joignit, et Longford, feignant de ne l'avoir pas vû d'abord, lui demanda avec empressement l'état de ma santé; il lui dit qu'il étoit arrivé bien tard le jour précedent, qu'il me verroit dans la matinée, et lui recommanda de m'en avertir le plus promptement qu'il lui seroit possible, persuadé du plaisir que cela me feroit. Il quitta La Brie et entra dans la porte du couvent de Saint-Antoine. Ce domestique, croyant ce que lui avoit dit mon fourbe, ne s'embarrassa

pas de le suivre; il demanda à l'aubergiste la chambre de ce comte, et il apprit qu'il étoit déjà sorti.

La Brie s'en revenoit, lorsqu'il fut arrêté par un inconnu qui lui demanda si celui auquel il venoit de parler n'étoit pas un nommé Huldarick, comédien. La Brie lui répondit : « Non, certainement; c'est M. le comte de Longford, très-noble Irlandois. » Cet homme quitta brusquement mon laquais et enfila la petite porte qui conduit à l'église, laquelle étoit à côté de celle où le comte étoit entré, et, donnant un coup de sifflet, il fut suivi d'une troupe d'archers. La Brie, le plus imbécile et le moins attentif de tous les domestiques, d'ailleurs plein de confiance, ne fit qu'une réflexion très-légère sur ce qu'il voyoit; il vint, avec un zèle alors mal entendu, m'apprendre l'agréable nouvelle du retour de M. de Longford, m'assurant que je le verrois dans la matinée. Mais je ne pris pas le change, et je fis connoître à La Brie qu'à son tour il avoit été sa dupe. Je le chargeai de retourner le lendemain, à la pointe du jour, chez l'aubergiste; de s'informer de lui si le comte Huldarick logeoit dans cette maison; le temps qu'il y avoit; si sa femme étoit avec lui, depuis quand; en un mot, soit par un voisin, soit par l'aubergiste, de s'instruire

à fond et de ne point revenir qu'il ne fût en état de répondre à toutes les questions que je lui ferois. Je fus cependant très-inquiète de ce qu'étoit devenu le comte : j'appréhendois qu'il n'eût été arrêté, non par un reste d'affection, mais parce que la prison le déroboit aux coups dont je voulois percer son cœur perfide ; je craignois aussi qu'en se saisissant de sa personne on ne se fût emparé de ses papiers, parmi lesquels cette fatale promesse de mariage se seroit pû trouver avec quelques lettres de moi fort passionnées.

Je passai une fâcheuse journée dans cette incertitude. Enfin La Brie revint, et, m'abordant : « Ah ! Mademoiselle, s'écria-t-il, que M. le comte est un grand fripon ! Que n'ai-je sçu hier ce que j'ai appris aujourd'hui ! Je vous aurois épargné la peine de le punir ; je l'aurois assommé, le traître, le scélerat, le... » Impatiente, je ne lui donnai pas le temps de continuer ce panégyrique : je lui dis de se renfermer dans le fait, et il m'apprit des choses qui me firent horreur et dont vous serez surpris ».

Mlle de Bouqueville en alloit commencer le récit, mais nous entendîmes plusieurs personnes qui crioient : « Au feu ! » Encore que nous n'eussions

rien à craindre dans nos tours incombustibles et mal meublées, l'appréhension que les cris redoublés n'éveillassent Champagne nous obligea de nous séparer. Je fus me remettre promptement dans mon lit; néanmoins, curieux de connoître le lieu embrasé, nous nous levâmes, et nous apperçûmes d'abord qu'il y avoit eu plus de crainte que de mal : c'étoit d'une cheminée dont sortoit une flamme considérable; elle fut éteinte quelques momens après. Le jour commençoit à paroître, nous jugeâmes qu'il étoit tems de prendre le repos; mais, avant de nous quitter, nous nous embrassâmes plus d'une fois bien tendrement : nos bouches se collèrent amoureusement, et les interprètes de nos âmes se communiquèrent alternativement le charme de cette volupté qui, coulant de veine en veine, ravit les sens et enflamme les cœurs d'un feu mille fois plus ardent que celui qui avoit excité notre curiosité. L'instant étoit favorable : Champagne ronfloit; ma belle compagne, pour trop sentir, étoit sur le point de ne sentir plus rien; mais une fatale reflexion, dont sa raison est inépuisable, vint à son secours... Confuse, interdite, elle m'échappa, et m'ordonna de ne la point suivre.

Je crois l'instant propre à la clôture de cette

lettre. Malgré les idées agréables dont le récit flatte encore mes esprits, elles ne diminuent point cependant ſe sincère et très-parfait attachement avec lequel je suis, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

SEPTIÈME LETTRE

Je n'avois pas joui d'une heure de sommeil lorsque Mlle de Bouqueville vint me dire qu'elle étoit si vivement tourmentée d'une colique qu'elle craignoit d'expirer si elle continuoit, tant les redoublemens fréquens étoient aigus. Je jugeai d'abord que son mal procédoit de la fraîcheur des carreaux du plancher, où elle s'étoit tenue nuds pieds pour voir le progrès de l'incendie. Je lui dis de se mettre à côté de moi; que, me serrant bien fort, la chaleur pourroit la soulager. Elle essaya ce remède; cependant, quoiqu'elle me tînt si étroitement embrassé que nous en avions une chaleur insupportable, les douleurs augmentèrent. Je me levai pour lui donner de l'eau de mélisse; mais, comme elle la portoit à sa bouche, elle fut obligée de l'abandonner par un redoublement qui fut le dernier. Elle resta

sans mouvement, et, jettant un profond soupir : « Ah ! mon cher ami, me dit-elle d'une voix entrecoupée, me voilà dans l'état où depuis deux mois je desire être. » Jamais surprise ne fut égale à la mienne. Je crus qu'elle alloit mourir ; je pris de rechef de l'eau de mélisse pour lui en faire avaler ; j'appellai en vain mon valet : il dormoit profondément ; mon trouble étoit extrême. « Eh ! ne vous allarmez pas, me dit languissamment cette belle personne ; mes maux sont passés, et le gage de l'indigne amour qui coûte tant au repos de ma vie n'existe plus : c'est le succès de ces douleurs. Je suis au comble de ma joie, sans manquer cependant d'inquiétude par rapport au lieu qui nous renferme, à la contrainte, au manque du nécessaire et au désordre où j'ai mis la place où vous m'avez attirée... Me voilà découverte ! Je vous perdrai, je suis perdue moi-même...

— Ce n'est pas, lui dis-je en l'interrompant, dans l'état où vous êtes qu'il faut ainsi s'agiter ! Nous sommes comme seuls, car Champagne est inéveillable ; il n'est que quatre heures : jusqu'à sept nous n'avons point à craindre sa présence. Ainsi, rassurez-vous, je préviendrai vos inquiétudes ; il faut d'abord assurer votre santé. J'ai lû Moriceau avec assez d'application pour être

au fait de ce qu'il convient faire dans la situation où vous êtes. Commencez par céder à la nécessité ce que vous n'avez jamais voulu abandonner à mon amour... Il est indispensable de connoître si la déïté qui préside aux naissances n'a point opéré à demi : si cela étoit, j'acheverois son ouvrage. »

Après bien des difficultés que la modestie de cette charmante infirme opposa à mon zèle, elle céda, et me sçut ensuite très-bon gré de mes empressemens, car ils lui furent salutaires. Délivrés du danger le plus grand, il fallut songer à cacher les apparences. La chose ne paroissoit pas aisée dans tous les points : il falloit soustraire un avorton, sa tissure et les accessoires abondans. Tout sembloit devoir au moins exiger que Champagne fût du secret, car comment empêcher des yeux de voir, et le raisonnement, quelque borné qu'il soit, de tirer des conséquences? D'ailleurs, une nourriture différente étoit nécessaire ; les appareils, les vêtemens décens et indécens, et toutes les suites de la chose du monde la plus embarrassante ; néanmoins, rien ne parut. Ma valise étoit complette : j'y trouvai tout ce qui étoit utile pour mon éclopée, que je mis très-commodément dans son lit, et l'y entretins jusqu'à sa convalescence. Comme l'autel où

Morphée recevoit mes tranquilles sacrifices avoit été converti en temple de Lucine, il fallut expliquer la différence des victimes. Les miennes étoient sans taches; celles de ma chère compagne en abondoient. Après en avoir effacé le plus qu'il me fut possible, je feignis qu'accablé de sommeil, dans une opération naturelle, j'avois cassé, par la pesanteur de mon corps, certain vase que je ne nommerai pas; qu'un éclat fort aigu m'avoit grièvement blessé et fait perdre beaucoup de sang. Pour bassiner ma playe, qu'un beaume exquis devoit guérir, je fis acheter deux pintes d'eau-de-vie, laquelle servit à conserver l'avorton et son envelope, que la chaleur auroit corrompu et fait déceler notre secret. Chaque jour j'en jettois par la fenêtre de menuës portions meslées avec des parties de notre desserte, qui attiroient une cohorte de pintades brillantes qui étoient dans la cour du donjon. En moins de huit jours, elles nous tirèrent d'intrigues à cet égard.

Comme le défaut d'exercice échauffe beaucoup, je me servis de ce prétexte pour parvenir à procurer un régime convenable à mon accouchée. Je dis à ceux qui nous servoient que, jusqu'à ce que ma blessure fût guérie, je désirois me rafraîchir et faire diette; qu'au lieu de man-

ger, je me réduisois au bouillon et au potage ; que je les priois de ne m'en point laisser manquer. Ils furent attentifs à ma prière : deux fois le jour ils m'en apportoient d'excellens, qui firent grand bien à celle qui en usoit à ma place ; elle eut tous les secours imaginables, sans que rien roulât sur le compte du chevalier de Warvick. Pour autoriser la nécessité qu'il restât au lit, il feignit des douleurs à la cheville du pied, qui passèrent pour des avant-coureurs de goûte. Le neuvième jour, quoique foible, M[lle] de Bouqueville hasarda de se lever. Alors l'usage des bouillons cessa, et des nourritures solides succédèrent. Ce fut ainsi qu'avec un bon tempéramment et une grande tranquillité d'esprit la malade fut bientòt rétablie. Les attentions que j'avois eues pour elle la rendirent extrêmement reconnoissante ; elle ne fut plus retenue par le scrupule gênant qui m'avoit tant de fois désesperé ; elle devint prévenante, caressante, passionnée, et je l'aimois éperdûment. Jamais retraite forcée ne fut plus agréable que la nôtre. Loin de désirer sa fin, nous l'appréhendions extrêmement ; mais, comme il n'est rien de stable dans la vie, on nous changea de demeure.

Si celle qu'on nous donna étoit plus commode et plus gaie, nous la trouvâmes moins favorable

pour deux amans qui ne connoissoient de vrais biens que dans le bonheur de se voir sans cesse. Ce nouveau logement consistoit en deux appartemens se joignant par une longue gallerie dont nous avions conjointement la jouissance pendant le jour ; mais la nuit on nous séparoit, et deux portes éloignées l'une de l'autre assuroient notre séparation. Ainsi, nous perdîmes la plus saine partie de notre félicité. Il est vrai que pendant le jour nous pouvions rester dans l'un de nos dortoirs et nous entretenir sans témoin ; mais cela n'étoit pas comparable aux libertés nocturnes. Le Ciel y pourvut heureusement, car il envoya une maladie à Champagne ; nous nous proposâmes de l'ôter d'auprès de moi, de le mettre dans la chambre du chevalier de Warvick, et de nous arranger si bien que nos deux lits tiendroient dans mon réduit. On applaudit à l'expédient. Nous priâmes sainte Geneviève de conserver jusqu'à notre sortie mon laquais et sa fièvre. Vous pouvez juger si nous occupâmes deux lits, et si cette réunion fut bien fêtée ! Je n'en rappellerai pas plus au long la mémoire, car ma raison est déja troublée par la seule idée qui agite mes esprits. Nous oubliâmes pendant une octave au moins ce qu'étoit devenu le comte de Longford et toute la terre ; je pour-

rois dire plus sans trop hasarder. Je conçois bien que de semblables dissertations ne vous divertissent gueres, et qu'elles ne satisfont point la curiosité que vous avez d'être instruit de la fin d'une histoire dont les commencemens vous ont plû ; je vous en promets la suite dans peu de jours. On me presse de fermer cette lettre pour la faire partir, et je n'ai le tems que de vous protester l'amitié et l'attachement qu'a pour vous, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

HUITIÈME LETTRE

Nous ne fûmes plus assez dupes de passer les nuits à discourir : sans contrainte, nous les employâmes à goûter les douceurs du sommeil, et souvent d'autres biens qui servoient à le rendre plus tranquile. Ainsi, je ne vous impatienterai plus par des récits étrangers au fait; je suivrai nüement mon sujet.

La maladie de Mlle de Bouqueville et notre changement de domicile ont suspendu l'apologie du comte de Longford, que mon adorable avoit commencée d'après La Brie. Aussitôt que nous avons été quites de ces soins de ménage, elle a continué ainsi :

« Mon fidèle domestique, étant sorti de grand matin, trouva son ami avec un homme d'assez mauvaise mine, qu'il apprit être de ces valets

II

sans condition fixe, coquins autorisés qui servent à la journée les étrangers. Ces gens sont ordinairement instruits des nouvelles de la ville, fort curieux des affaires d'autrui, grands babillards et ouvrant volontiers la conversation. Il ne fut pas long-tems sans faire des questions à La Brie sur son état; ensuite, par un retour de confidence, il lui témoigna le chagrin qu'il avoit de n'avoir plus pour maître un fort honnête homme, lequel avoit été obligé de partir précipitament la veille pour éviter les poursuittes injustes qu'un usurier lui faisoit; que, depuis près d'un an qu'il étoit à son service, il avoit été bien payé de gros gages; que ses profits avoient été très-considérables, et que cet homme étoit le plus généreux du monde, nippé comme un prince, en faisant litière de vaisselle d'argent, de bijoux et d'espèces sonnantes. Mon laquais crut, à ce portrait, reconnoître le comte. Provençal (c'est le nom de ce valet) dit à La Brie que celui qu'il regrettoit étoit de Marseille, fils d'un juré qui avoit été forçat, lequel, ayant renoncé à Mahomet, avoit acquis sa liberté; qu'ensuite il avoit épousé la veuve d'un vivandier, et que de cet assemblage étoit issu Huldarick, ou le comte de Longford; qu'une troupe de comédiens de campagne le prirent à leur service (il n'avoit alors que

quinze à seize ans); que, quand ils partirent de Marseille, il les suivit; que Babioli, Italien, chef de cette troupe, trouvant Huldarick pantomime, avec de la mémoire et beaucoup d'impudence, patrimoine ordinaire des Provenceaux, le prit en affection et l'emmena avec lui en Italie. Ce nouveau singe des mœurs s'appliqua au théâtre si parfaitement qu'il devint excellent comédien. Il passa dix ans à Venise; Babioli lui donna sa fille unique en mariage. Elle étoit belle et avoit un bien considérable. S'il s'étoit acquis de la réputation auprès des hommes par l'excellence de son jeu, sa bonne mine ne lui étoit pas moins avantageuse auprès des dames. Malgré les contraintes et les ceintures de chasteté, il fut comblé de leurs faveurs. Il pensa même s'en repentir, car un sénateur l'aperçut dans le tems qu'il le deshonnoroit, et il fut fort heureux de trouver son salut dans une prompte fuite. Marchant au hasard, il se rendit auprès de l'électeur de Bavière. Il plut à ce prince, qui l'attacha à lui par une pension assez considérable, et, le croyant sans femme, il le maria avantageusement.

Il étoit reçu dans les meilleures maisons de Munich et tiroit parti des ruëlles. Las des plaisirs de cette cour et de sa Bavaroise, qui étoit enceinte. Il résolut d'en sortir sans bruit. Il ou-

blia les bontés de son bienfaiteur jusqu'au point de lui escamoter plusieurs pierreries, et, feignant une partie de campagne de quelques jours, il se rendit à Strasbourg sous le nom de l'illustrissime signor Carachiolli, noble vénitien, qui venoit de Hambourg pour les affaires de la république. Il prit une suite convenable à sa dignité.

« Le hazard, continua Provençal, me fit entrer à son service, et je ne fus pas long-tems sans le reconnoître. Nous avions été camarades d'école : sa phisionomie me frappa; son accent confirma mon doute. Il me reconnut aussi, et, crainte qu'indiscret je n'allasse découvrir le mystère, il me confia ses avantures et me proposa de seconder ses grands desseins. Je suis facile, d'ailleurs, pour l'honneur de la patrie : je m'engageai à ce qu'il voulut.

« Nous ne trouvâmes point de sûreté à demeurer dans une ville où il pouvoit passer des personnes qui, ayant vû le seigneur Carachiolli il n'y a guères, Huldarick gâteroit nos projets. Nous tînmes conseil sur la route que nous devions prendre. J'opinai pour Paris, véritable séjour à gens de notre sorte : on peut y demeurer inconnu, et cependant jouïr des avantages du talent dont le Ciel nous a doüés. D'ailleurs, j'y avois de bonnes connoissances et sans être

obligés d'aller loger, comme des avanturiers du commun, dans une auberge où bien tôt un indiscret commissaire et un furet d'inspecteur de police font des enquêtes désagréables aux personnes qui aiment l'incognito. Mon avis fut suivi : nous fûmes descendre en bonne maison. Le seigneur Carachiolli convertit d'abord son nom, sa patrie et son habillement. Il se fit nommer Mahamouth ; il se dit Grec, et se revêtit d'un habit à la turque que je lui achetai, lequel nous servit de modèle pour nous en faire faire à chacun un, et le premier fut donné à un de mes amis que j'engageai à notre service à titre d'esclave.

« Comme Mahamouth parloit bien la langue turque, il se fit hardiment passer pour un chiaoux, et moi pour son secretaire. Il faisoit entendre d'une façon misterieuse que la Porte l'avoit choisi pour une négociation de conséquence avec les Hollandois ; il feignit avoir pris une autre route que celle des gens de sa suite, afin de contenter la curiosité qu'il avoit de voir Paris. Ce qu'il avoit gagné chez l'électeur de Bavière consistoit en quinze diamans dont le moindre valloit quatre à cinq cens pistolles. Il prit la louable résolution de se bien réjouir tant que ce trésor fourniroit, non seulement à Paris, mais en Hollande et en Angleterre.

« Le hazard nous fit trouver, un jour de représentation de *l'Europe galante,* à l'Opéra, dans une loge à côté de laquelle étoit M. Dandrezel, que la cour avoit nommé ambassadeur à la Porte. Ce nouveau ministre, charmé de voir des gens d'une nation où il alloit joüer un grand rôle, dit à une dame qui étoit à côté de lui : « Je vou-« drois bien pouvoir me faire entendre de ces « messieurs; je leur demanderois des éclaircisse-« mens que les mémoires les plus exacts ne peu-« vent donner. » Nous l'entendions avec plaisir, mais nous le dissimulâmes. Lorsqu'au troisième acte nous feignîmes de redoubler notre attention, nous donnâmes à juger que nous sçavions l'italien; nous en articulâmes même quelques mots, soupçonnant bien que M. Dandrezel l'entendroit. En effet, il s'approcha du Mahamouth et nous fit un compliment très-galand. On lui répondit de même, en lui apprenant la qualité, la mission du nouveau muzulman, et la cause de sa résidence en cette ville. M. Dandrezel lui demanda la permission de l'aller visiter. Mahamouth lui offrit des lettres pour des personnes de crédit du divan; elles furent acceptées. En revanche, on nous proposa tout ce que nous pouvions désirer, et pour le lendemain un dîner; nous l'agréâmes. Le repas étoit délicat, la com-

pagnie choisie ; l'on y but beaucoup : le vin étoit exquis et en abondance. Les airs tendres furent de la partie ; M. le chiaoux en chanta plusieurs, turcs et italiens. Il plut à une belle convive qui entendoit cette dernière langue. Les agrémens de Mahamouth la rendirent sensible ; elle le lui témoigna et l'engagea d'aller chez elle lui apprendre un rondeau qui l'avoit touchée ; elle lui écrivit sa demeure sur ses tablettes, qu'elle lui donna.

« Pendant ces conventions tendres, je vis entrer un chevalier de Malthe que j'avois servi autrefois. Je le reconnus aisément avant qu'il m'eût apperçu. Je sortis et recommandai à notre esclave de dire, au cas qu'on me demandât, que, m'étant trouvé mal, je m'étois retiré. J'évitai par là un fâcheux dénouëment, car ce chevalier est brutal : cela est en partie cause que je quittai son service, joint à ce qu'ayant perdu un portefeuille où il y avoit pour dix mille écus de bons effets, il eut l'indiscrétion de me soupçonner de le lui avoir escamoté. Je ne voulus point entrer dans des explications qui ne conviennent point à un honnête homme : je sortis de Paris, et lui laissai démêler la fusée comme il jugea à propos. Vous jugez bien, dans ces circonstances, que, s'il eût reconnu M. le secretaire, il ne l'auroit point

épargné, non plus que le chiaoux, qu'on auroit peut-être examiné de près.

« Mahamouth ne manqua pas le rendez-vous; il eut un tête-à-tête des plus favorables. Celle qui le lui avoit accordé étoit veuve d'un de ces faquins que le Système a rendus millionnaires ; elle n'avoit point d'enfans et ne devoit compte de sa conduite à personne. M. le chiaoux joua si bien son rôle d'amant passionné qu'il la rendit éperdûment amoureuse. Après quelques jours de visites où les beaux sentimens furent poussés à l'excès, la dame, accoutumée à quelque chose de plus réel et animée d'un zèle de religion, proposa à Mahamouth sa main et ses richesses, pourvû qu'il voulût quitter le turban et recevoir le baptême. Il marqua d'abord beaucoup de répugnance à renoncer à l'Alcoran ; mais, sur les cœurs sensibles, que ne peuvent de beaux yeux? Après bien des combats entre sa raison et son amour, il résolut enfin d'abandonner et Mahomet et les intérêts de la Porte pour se livrer à la missionnaire de nouvelle espèce ; mais il exigea que ce fût sans éclat. Il consentit qu'un capucin éloquent (s'il en fut jamais sous le froc) lui communiquât les lumières de la foi : c'étoit ce père qui dirigeoit depuis plusieurs années la conscience de la belle veuve. Jamais prosélite ne

fut plus docile et plus aisé à persuader que notre faux Turc. Peu scrupuleux, il reçut le baptême; on le nomma François, et il retrancha la dernière syllabe de son nom, en sorte que de Mahamouth il en fit Maha. Deux jours après, il épousa l'ouvrière de sa conversion. Par ce moyen, il se vit en possession d'une jolie femme et de biens considérables. Que d'avantages temporels à la fois, sans compter, dans le spirituel, deux baptêmes et trois mariages!

« Moins impie qu'Huldarick, je me contentai de quitter le turban. Je reçus de beaux présens des mariés, et je vivois avec eux très-agréablement; mais ce diable de chevalier de Malthe, qui connoissoit la nouvelle mariée, étant de retour d'une campagne où il avoit resté depuis le jour que je l'avois vû chez M. Dandrezel, vint lui faire compliment sur l'abdication du veuvage, et il arriva précisément comme nous étions à table. Ma foi, je ne pus jamais éviter ses yeux; il me regarda fixement, et, malgré mon effronterie, je fus d'abord déconcerté. Je me remis ensuite, parce qu'il égaya la conversation par beaucoup de plaisanteries dans lesquelles je hasardois quelquefois de bons mots; il me ripostoit poliment. Je me persuadai, à la fin, qu'il ne m'avoit pas reconnu; cependant j'en fus la dupe,

car, sur la fin du repas, son laquais vint lui dire que la personne qu'il avoit demandée étoit arrivée. Il sortit de table, et un instant après un autre domestique me pria de passer dans l'antichambre. Je fus frappé d'un pressentiment mortel; néanmoins, je fis bonne contenance. Je trouvai dans cette antichambre, avec mon vindicatif chevalier, un commissaire, auquel il dit : « Voilà, à la fin, mon fripon que je vous livre; « emmenez-le sans scandale, et n'épargnez ni « soins ni argent pour le faire pendre. » Il ne me donna pas le tems de m'expliquer : un exempt et des archers me saisirent et me conduisirent au Châtelet, où j'eus pour gîte un cachot. Le chevalier fut se remettre à table, et rendit compte de ce qu'il venoit de faire et du motif qui l'y avoit engagé; il dit à Mme Maha qu'il étoit surpris de ce qu'elle retiroit chez elle de semblables escrocs. Elle s'en excusa sur ce qu'il étoit de la connoissance de son mari. Celui-ci affirma qu'il ne me connoissoit pas autrement, que je m'étois présenté à lui, lors de son débarquement à Marseille, pour lui servir de truchement, et que, sur le cautionnement d'un marchand chez lequel je demeurois, il m'avoit attaché à sa personne; il ajouta que depuis que j'étois auprès de lui je lui avois toujours paru sage. « Il est

« cependant certain, répliqua le chevalier, qu'il « m'a volé trente mille livres, que son procès « est instruit par contumace, et qu'avant huit « jours vous aurez, si vous voulez, le plaisir de « le voir pendre. »

« Il est vrai, continua Provençal, qu'il ne me ménagea pas, car je fus appliqué à la question ordinaire et extraordinaire sans rien confesser; je me retirai d'affaire par ma fermeté, car les juges ordonnèrent un plus amplement informé pendant trois mois, après lesquels je fus mis en liberté. J'aurois bien pû obtenir une reparation d'honneur et des dommages; mais, plus généreux que ce méchant homme, je lui fis grace. Mon avanture donna matière de réflexions à M. Maha; il craignit que je ne le mêlasse dans mes caquets. Avant d'encourir l'évenement, il plia la toilette de sa chère épouse pendant qu'elle étoit allée au service divin, secondé par ce domestique de ma connoissance qu'il avoit toujours conservé; il emporta tout ce qu'il put prendre : vaisselle, pierreries, argent, nippes. Comme il y avoit six jours qu'il méditoit l'escapade, il s'assura de dépositaires sûrs, et passa en toute diligence à Bruxelles, ne s'étant chargé que du plus aisé à transporter.

« Quelques jours après son arrivée en cette

ville, où il avoit repris le nom d'Huldarick, il tomba malade : une fluxion de poitrine fit désesperer de sa vie. Son prévoyant valet, n'osant pas lui proposer de faire un testament, crainte d'augmenter l'appréhension que ce cher maître avoit de mourir, se passa de notaire et se constitua, sans témoins, légataire universel de tout ce que possédoit Huldarick. Il quitta aussitôt Bruxelles, laissant à une femme qui gardoit le moribond le soin de l'exhorter lorsqu'il tomberoit à l'agonie ; mais, une saignée du pied l'ayant tiré d'affaire, le pauvre homme ne revit le jour que pour s'appercevoir de la perte de tout ce qu'il possédoit. Il appella Mustapha : il étoit trop loin pour en être entendu ; il demanda sa valise : il n'en avoit plus ; il chercha dans ses poches et ne trouva rien. Une seule bague qu'il avoit au doigt étoit l'unique reste de tant de richesses dont il avoit fait ressource. On peut s'imaginer quelle fut sa douleur et combien le retour à la vie lui fut insupportable ! Cependant, en homme courageux, il se consola, et, sa santé étant rétablie, il fit connoissance avec des comédiens qui étoient à Bruxelles. Ils l'admirent dans leur troupe ; il s'attacha à mistress Betty, actrice irlandoise, qui lui proposa de passer à Londres, l'assurant qu'il y gagneroit plus en une représentation qu'à

Bruxelles en un mois. Il la crut et partit avec elle.

« Aussitôt qu'il parut, les loges redoublèrent de prix; encore falloit-il les retenir plusieurs jours d'avance. Il plut à la cour et à la ville par son jeu, et bientôt les présens qu'il reçut et ses bonnes avantures lui firent oublier le vol qui lui avoit été fait. Amateur du mariage, il engagea mistress Betty de lui donner la main pour s'assurer d'une personne dans laquelle il trouvoit une inclination conforme à la sienne : elle la lui accorda. Il apprit que Mme Maha étoit morte de désespoir d'avoir été la dupe du chiaoux; il crut pouvoir sans risque se rendre à Paris pour retirer les nippes qu'il y avoit laissées. Il proposa à sa nouvelle femme de faire ce voyage : elle y consentit, et ils se mirent en route. Ils descendirent chez la personne à laquelle il avoit confié le gros de la dépouille de sa missionaire; mais il y trouva du mécompte, car le légataire Mustapha, à la faveur d'une lettre suposée d'Huldarick, en avoit retiré la meilleure partie. Cette nouvelle fut un coup assommant pour notre avanturier, qui comptoit faire une récolte très-considérable. Il s'informa de ce qu'étoit devenu son traître : on lui apprit que depuis dix jours il avoit pris la route de Marseille, sa patrie, où il avoit

dessein de s'établir. L'espérance de recouvrer du moins une partie de ce qui lui avoit été enlevé le fit résoudre de courir après Mustapha. Il fit part de ce dessein à Mme Huldarick, qui l'approuva. Jaloux, il la pria de se retirer dans une communauté pendant son absence : elle y consentit, et l'hôtesse chez laquelle ils logeoient fut chargée du soin de lui trouver ce saint asile. Elle avoit une sœur tourière du monastère de la Miséricorde : elle compta bien qu'on ne lui refuseroit pas une place; cependant, faisant réflexion qu'on ne recevoit point de femme mariée sans ordonnance de l'archevêque, il fut résolu de faire passer mistress Betty pour veuve; et, pour lui donner plus d'agrémens dans une retraite où il y avoit des personnes de condition, on trouva encore nécessaire de la qualifier. Elle prit le nom de Longford, qui est celui d'une maison d'Irlande dont la mère de cette comédienne étoit issue du côté gauche. Les religieuses convinrent de recevoir cette veuve supposée, et, le jour du départ d'Huldarick étant arrivé, l'époux et l'épouse se séparèrent. Mme la comtesse de Longford se retira dans son cloître.

« Là, elle fit connoissance avec une demoiselle orpheline fort riche; elle en devint amie et confidente; elle prit connoissance de toutes ses

affaires, et fonda sur le peu d'expérience de cette jeune personne une réparation au dommage que leur avoit fait le subtil Mustapha. Pour cet effet, elle fit sentir à sa dupe le désagrement du cloître et de son état de fille, lui inspira des désirs de s'élever au-dessus de sa naissance, et, insensiblement, lui proposa d'épouser le comte de Longford, son neveu, qu'elle supposoit être favori du prétendant et actuellement occupé à l'heureux succès d'une révolte générale en Angleterre. Elle dépeignit la grandeur de cette maison, ses richesses, et exagera l'attachement et l'obligation du roi de la Grande-Bretagne pour ce seigneur, qui lui seul avoit mené cette grande affaire. La vanité flatta cette Agnès; elle se laissa persuader par la foule d'impostures dont la fausse comtesse la berçoit journellement. Les choses étoient si bien disposées que la belle trouvoit déjà l'absence de son futur trop longue. Enfin arriva ce seigneur de nouvelle fabrique, mécontent de son voyage, car il n'avoit point rencontré Mustapha, et, loin d'avoir fait ressource, il avoit beaucoup dépensé. Il vint de mauvaise humeur au parloir de sa femme; mais bientôt cette tendre épouse le consola par le récit qu'elle lui fit du projet d'indemnité qu'elle avoit formé sur de bons effets dont la jeune pensionaire étoit pour-

vûe. Ils ont exécuté ce projet avec tant de succès que pour près de vingt mille écus de vaisselle d'argent et de pierreries, qu'ils lui ont enlevé, en sont la preuve.

« Lorsque le grand coup a été fait, Huldarick a retiré la comtesse du couvent ; ils ont resté deux mois dans l'auberge où nous sommes. Après s'être bien réjoüis, ils sont partis pour Londres, elle, jeudi dernier, avec plusieurs ballots, par le coche de Calais, et lui devoit prendre la poste et ne rejoindre sa nouvelle femme que pour l'embarquement ; mais ce coquin d'usurier duquel je vous ai parlé a voulu lui faire une insulte dont la vitesse de ses jambes l'a garanti. Pour ne point s'engager à des discussions qui, le retenant ici, auroient mis en peine mistress Betty, il partit avant-hier très-diligemment, je ne sçai par quelle voiture. »

Je pense qu'il est tems que je parte aussi pour m'aller mettre au lit ; je ne quitterai cependant pas la plume sans vous assurer que personne au monde n'est avec un attachement plus solide, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

NEUVIÈME LETTRE

PERSUADÉ que vous trouvez les avantures de Mlle de Bouqueville trop longues, je dois commencer cette lettre par vous avertir qu'elle en sera la dernière partie. Je dois aussi me justifier de ce que je n'ai pas été plus court dans ce recit. J'ai eu à parler de cette charmante fille, de la fausse comtesse, du déloyal Huldarick et de son pendard de secrétaire. J'ai été obligé de vous rendre compte des lieux, des tems et des accidens, pour prouver des faits qui, sans cela, paroîtroient apocrifs dans une retraite aussi resserrée et aussi examinée que la nôtre. J'aurois pu retrancher toutes ces circonstances; mais leur nouveauté, vos lettres, qui m'excitoient, et mon loisir, m'ont engagé à ne les point omettre. D'ailleurs, assuré que rien ne vous impose des amusemens que vos plaisirs, et que si, dès la

première ou seconde lettre, l'ennui vous a pris, vous étiez le maître de ne pas lire les suivantes: toutes ces raisons, me semble, établissent suffisamment celle de ma prolixité.

SUITE DU RÉCIT DES AVANTURES DU FAUX CHEVALIER DE WARVICK.

« Le rapport que me fit La Brie, continua Mlle de Bouqueville, m'agita de différentes passions; le désespoir et la vengeance s'emparèrent de mon esprit et me déterminèrent à exécuter sans tarder le projet que j'avois formé d'arracher la vie à celui qui m'avoit ôté l'honneur d'une manière si outrageante. Je me rendis avec mon domestique dans la petite maison de campagne dont je vous ai parlé; il y avoit quelques jours que j'avois acheté deux chevaux qu'on y avoit conduits. Je pris mon habit de guerre, le nom de chevalier de Warvick et la route de Calais. Ce nouvel équipage ne m'embarrassoit aucunement à soutenir, non plus que le rôle qui devoit l'accompagner. Le hasard me fit descendre dans l'hôtellerie du Dauphin; l'hôtesse me donna une chambre dans la cheminée de laquelle, jettant

les yeux, j'apperçus des papiers déchirés. J'eus la curiosité de les examiner; ma surprise fut grande d'y reconnoître mon écriture. En effet, c'étoit les fragmens des lettres que j'avois écrites au comte supposé. Il ne me fut pas difficile de comprendre qu'il avoit logé dans cette même chambre. J'ordonnai à La Brie de s'informer du tems de son départ. Il apprit qu'Huldarick et sa femme s'étoient embarqués le matin, qu'ils avoient été obligés de séjourner pendant huit jours, à cause du vent contraire. Je priai l'hôtesse de faire prendre soin de mes chevaux, et dans l'instant je profitai d'un bâtiment qui mettoit à la voile pour Douvres, où j'arrivai à minuit. Je pris la poste, et je fus rendu à Londres le lendemain.

Je devins habitante des caffés où je croyois rencontrer Huldarick, ou du moins apprendre de ses nouvelles. Huit jours se passèrent sans que j'entendisse parler de lui; le neuvième, me promenant dans le parc de Saint-James, j'ouys plusieurs personnes qui publioient qu'Huldarick et sa femme étoient enfin revenus, et que le soir même ils devoient paroître dans une pièce nouvelle. Chacun s'empressoit à les aller voir. Pour me convaincre absolument que l'un et l'autre étoient mes trompeurs, je fus au théâtre du

Marché-au-Foin, et, à l'ouverture de la pièce, j'eus la preuve de ma disgrace, car ils parurent ensemble. A leur vûe, mes sens se troublèrent; j'entrai dans une fureur qui surmonta ma raison, et j'allois sortir de ma place pour leur plonger mon épée dans le sein; mais ma foiblesse, infirmité commune à mon sexe, convertit ce juste transport en un évanouissement subit, qui troubla même le spectacle, car l'on crut que j'expirois, et chacun s'empressa de me secourir. On me porta dans le foyer; l'air et du sel ammoniac qu'on me fit respirer rappellèrent mes esprits et mes forces. Je vins m'enfermer dans une chambre, où je fus obligée de céder aux sanglots et aux larmes, que ni ma raison, ni la considération du lieu, ni mon déguisement, ne purent arrêter.

Pendant cet accès violent, La Brie, que j'avois chargé de s'informer de la demeure d'Huldarick, vint m'apprendre que depuis son retour il logeoit dans une maison de campagne à un mille de Londres, qu'il venoit à la ville avec sa femme les jours qu'ils représentoient, et qu'ils s'en retournoient après la comédie; que souvent même il faisoit seul ce voyage. Il ajouta que rien n'étoit plus propre à la réussite de mon dessein.

Le plaisir d'exécuter ma vengeance fit succeder à mon désespoir un courage déterminé.

Le lendemain, j'achetai deux chevaux, et, sous prétexte de voir les plus beaux endroits des environs de Londres, je montois tous les jours à cheval avec mon laquais, et même j'étois quelquefois deux ou trois jours sans revenir chez mon hôte, afin de l'accoutumer à mon absence, et qu'après l'exécution de mon projet je pusse sortir d'Angleterre avant qu'on se soit apperçu de mon départ. Je fus plusieurs fois reconnoître la route et la maison d'Huldarick. Je trouvai la situation de l'une et de l'autre favorable, car, avant d'arriver à cette maison, il faut traverser un taillis. Ainsi, je pouvois, sans être vûe, me tenir en vedette et attendre Huldarick. Je m'informai exactement du jour qu'il paroîtroit sur le théâtre, et, en étant sûre, je montai à cheval avec La Brie, feignant un voyage de quelques jours à Oxford. J'envoyai mon domestique dans un poste où je lui ordonnai de m'attendre, et à huit heures du soir je m'avançai sur le passage d'Huldarick. J'avois eu l'attention de bien préparer mes pistolets; le cheval que je montois étoit léger et obéissant. Je ne fus pas long-tems dans l'attente.

L'on étoit alors dans les plus grands jours de l'été, et le soleil ne faisoit que de disparoître, quand j'apperçus un homme qui marchoit vers

moi. J'allai à sa rencontre; étant assez proche pour le reconnoître, je lui criai : « Arrête, Huldarick! Reconnois, infâme séducteur, la malheureuse de Bouqueville! » A ce nom, qui le surprit, il s'arrêta; il me regarda fixement, et, déguisant sa voix, il me dit que je me méprenois. « En effet, Mlle de Bouqueville avoit crû trouver en toi le comte de Longford, et non pas un scelérat. » J'ajoutai que j'étois venue pour tirer une vengeance proportionnée à l'outrage qu'il m'avoit fait. Le traître, au lieu de s'excuser, me dit qu'il ne me connoissoit point, et dans l'instant il porta la main sur son épée, sans doute pour m'en percer. Je ne lui en donnai pas le tems : je pris un de mes pistolets, et, comme il vit que mes armes étoient plus sûres que les siennes, il entra promptement dans le taillis; mais, lâchant mon coup, j'adressai si heureusement qu'il en reçut toute la charge et tomba en s'écriant : « Je suis mort! Pardonnez-moi du moins mes perfidies, dont je vous fais l'aveu. » Il articula ces dernières paroles d'un ton qui m'assura qu'en effet il rendoit l'âme.

Je sortis promptement du bois, et fus me rendre au lieu où m'attendoit La Brie. Nous prîmes le chemin de Douvres, où j'arrivai le lendemain à huit heures du matin, et assez à propos pour

m'embarquer dans un paquebot qui alloit partir. Je laissai mes chevaux dans l'hôtellerie ; je priai l'hôtesse d'en avoir soin jusqu'à mon retour. Étant à Calais, je repris avec ceux que j'y avois laissés la route de Paris. Je fus descendre dans la petite maison de mon tailleur, et j'envoyai La Brie donner avis de mon arrivée à ma femme de chambre, qu'il ne trouva point : elle étoit allée en campagne, d'où elle ne devoit revenir que le vendredi suivant. Je fus obligée de rester dans ma retraite en attendant son retour. Enfin, le même jour que je devois revenir chez moi, il me prit envie d'aller à l'Opéra dans mon habit de guerre. J'exécutai ce dessein extravagant, dont la suite a été le doux esclavage où je suis et le charme de l'union de nos cœurs. Voilà, continua-t-elle, mon cher camarade, tout ce qui m'est arrivé depuis le tems malheureux que j'ai perdu mon père ».

Nous passions des jours si remplis de douceurs que nous regardions notre captivité comme une faveur miraculeuse de l'amour, car rien ne manquoit à notre félicité : nous nous aimions éperdûment ; nos sens étoient flattés par la plus douce volupté ; nous en usions sans contrainte, et rien ne manquoit d'ailleurs à nos besoins. La

liberté, si précieuse aux prisonniers, nous étoit indifférente, et nous n'avions d'autres inquiétudes que la crainte de la recouvrer et d'éprouver, par l'éloignement de l'un et de l'autre, l'inconstance ou d'autres accidens terribles pour deux cœurs si parfaitement unis.

Nous passâmes ainsi huit mois entiers, qui ne nous parurent qu'un instant; mais, comme il étoit à craindre qu'une plus longue absence causât du désordre dans les biens de Mlle de Bouqueville, je lui en fis connoître les conséquences, et lui proposai de travailler à recouvrer sa liberté sans attendre la mienne, dont j'étois encore incertain. Elle fut très-opposée à mon dessein : en premier lieu, par rapport à notre séparation, à laquelle elle ne pouvoit penser sans verser un torrent de larmes; en second lieu, elle redoutoit l'aveu de son sexe et les motifs de son déguisement. « Je serai deshonnorée, me disoit-elle, et, malgré la justice de ma vengeance, on me regardera comme une homicide et une personne sans pudeur. » Mais je la rassurai sur ces dernières inquiétudes; je lui fis connoître qu'elle pouvoit se dispenser de rendre compte de ce qui lui étoit arrivé avec Huldarick, et autoriser son déguisement, sans scrupule, en s'avouant seulement amoureuse et jalouse, et alléguer que, sur

le point d'épouser un homme qui lui convenoit, elle avoit appris qu'il aimoit ailleurs; qu'ayant sçû qu'il devoit aller avec sa rivalle à l'Opéra le jour qu'elle fut arrêtée, elle s'étoit travestie et s'y étoit rendue pour s'en assurer sans se faire connoître à son amant. Cet expédient fut trouvé convenable. Pour l'exécuter, j'écrivis à un de mes amis, discret et capable de conduire une intrigue; je lui contai naturellement l'avanture telle qu'elle étoit, et lui marquai en même tems la tournure que nous nous étions imaginés de lui donner.

Il fallut accompagner cette lettre d'une autre de Mlle de Bouqueville à Therèse pour la faire agir de concert avec notre confident; mais j'employai d'abord vainement ma rhétorique pour obtenir d'elle cette lettre : la crainte de me quitter la désesperoit, et elle tomboit dans de mornes rêveries toutes les fois que je la sollicitois d'écrire. « Vous ne m'aimez donc plus? me disoit-elle. Hélas! cette vie douce et tranquile vous est enfin devenue insupportable! Ah! je connois tout mon malheur : vous ne vous servez du prétexte de mes intérêts que pour mieux cacher le dégoût et peut-être la haine que vous avez pour moi. » Elle accompagnoit ces tendres reproches de mille caresses passionnées, qui aug-

mentoient ma violente ardeur. Cependant, après un tems considérable, je parvins à lui prouver ma constance et la nécessité indispensable de ne pas laisser plus long-tems dépérir ses affaires. Elle écrivit à Therèse, et nous fîmes rendre nos lettres.

Mon ami jugea à propos, pour suivre notre projet, de faire présenter par Therèse un placet au ministre, d'exposer ce que j'ai dit ci-devant de la supposée jalousie de Mlle de Bouqueville, d'avouer son déguisement, de faire passer ce confident pour l'amant infidèle, d'ajouter que Therèse, suppliante, avoit cru d'abord que sa maîtresse s'étoit noyée de désespoir, mais qu'elle avoit appris depuis peu que, le même jour qu'elle étoit disparue, on avoit conduit à V... un officier qui s'étoit qualifié de chevalier de Warvick; que Mlle de Bouqueville, qui est de cette maison par sa grand'mère, auroit pû, pour autoriser son déguisement, s'être nommée le chevalier de Warvick lorsqu'elle s'étoit vûe arrêtée; que la nécessité l'avoit forcée de soutenir ce personnage, et que la honte et la pudeur ne lui permettoient plus de se démentir. Therèse conclut à supplier le ministre de vouloir faire interroger le chevalier détenu, persuadée, par un pressentiment que l'affection et l'attachement lui sug-

geroit, que l'on trouveroit en lui Mlle de Bouqueville.

Ce placet parut très-singulier; néanmoins, ce qu'exposoit Therèse avoit une apparence qui détermina le ministre de charger un maître des requêtes de se transporter à V..., d'examiner le fait. Nous eûmes avis de cette décision, et, quoiqu'elle fût avantageuse pour retirer d'intrigue ma belle compagne, elle s'en désespera; elle recommença à m'accabler de reproches; elle tomba dans une mélancolie qui la rendit en peu de jours méconnoissable. Cependant le magistrat se rendit au donjon. Le lieutenant de roi vint la prier de descendre pour être interrogée. Il n'y a pas d'expressions qui puissent dépeindre la situation dans laquelle la réduisit cette semonce. Peu s'en fallut qu'elle n'éclatât en reproches contre moi; ses yeux si doux, si charmans, devinrent terribles et menaçans; enfin, elle descendit. Son départ me fit sentir toute la justice de sa fureur par un désespoir qui me saisit. « Je ne la verrai peut-être plus, me dis-je à moi-même, et c'est moi seul, cruel, qui suis cause que je la perds! Injuste que je suis, méritoit-elle tant d'ingratitude de ma part! »

Le maître des requêtes soupçonna d'abord, à la beauté des traits et à la délicatesse du teint

de Mlle de Bouqueville, que Therèse pouvoit avoir raison; il dit au faux chevalier : « Monsieur, celui qui vous charge du duel dont on vous accuse déclare qu'on vous a porté un coup d'épée au-dessous de la mamelle droite. Pour s'en assurer, la cour désire que vous soyez visité : si l'on ne trouve point de cicatrice, votre liberté vous sera à l'instant rendue. » Et, s'adressant au lieutenant de roi : « Monsieur, lui dit-il, je vous prie de faire venir un chirurgien. » Alors Mlle de Bouqueville rougit et laissa couler des pleurs : « Monsieur, dit-elle à ce magistrat, je conviens de l'accusation et d'avoir reçu le coup dont vous parlez. Sans qu'il soit besoin d'autres preuves, ma déclaration doit suffire. — Je suis obligé, lui répliqua l'homme du roi, de suivre l'ordre de Sa Majesté et de remettre le procès-verbal de visite en rendant compte de ma mission. » Mlle de Bouqueville vit bien qu'il n'étoit plus question de feindre : elle lui dit qu'elle désiroit de lui parler en particulier. Il fit sortir ceux qui étoient dans la chambre, et alors elle convint de tout ce que Therèse avoit exposé.

Après son aveu, le maître des requêtes ordonna qu'on lui donnât un logement particulier en attendant sa liberté, qu'il lui promit pour le lendemain. On la ramena dans ma chambre pour

arranger et faire transporter son petit équipage. Je la vis entrer, pâle, interdite, ne pouvant qu'à peine se soutenir; elle tomba sans mouvement, et resta dans cette situation assez de tems pour me faire craindre qu'elle n'expirât. Celui qui l'accompagnoit, encore qu'il n'eût pas un intérêt aussi sensible que le mien, fut émû et alarmé; il alla chercher du secours. Je profitai de cet instant pour rappeller les esprits de ma chère compagne par les expressions les plus vives et les plus passionnées; je l'embrassai tendrement et la persuadai, par des sermens réitérés, de la violence de ma passion, de ma fidélité et de ma constance. Comme l'extrêmité où elle étoit réduite n'avoit pour motif que notre séparation et la crainte de mon indifférence, mes discours tranquilisèrent ses sens, et nous étions dans le plus charmant état du monde lorsque le lieutenant de roi, suivi du chirurgien, arriva. Ce dernier, peu expert dans son art, après avoir touché le poulx de la malade, affirma que M. le chevalier de Warvick avoit une fièvre violente, qu'il falloit le laisser reposer pour pouvoir tirer, sur le soir, un juste pronostic de ces simptômes. Le lieutenant de roi, exact à l'exécution des ordres qu'on lui avoit confiés, voulut que le chevalier fût porté dans la chambre qui lui avoit

été préparée; mais ce supposé malade, feignant encore plus de foiblesse que le docteur ne lui en trouvoit, demanda qu'au moins on le laissât tranquile jusqu'au soir. Cela lui fut accordé. Ainsi, nous eûmes le plaisir de rester sans témoins de renouveller par tout ce que l'amour a de plus tendre les assurances de notre passion et de sa durée. Nous concertâmes sur les moyens de nous écrire, et elle prit des mémoires pour solliciter ma liberté.

L'heure fatale nous étant annoncée, nous ne pûmes nous empêcher de faire éclater notre désespoir, qui sembloit être plutôt les pressentimens d'une séparation éternelle que l'absence de quelques mois; nous nous embrassâmes avec des transports qui surprirent et émûrent la férocité de celui qui venoit terminer l'union la plus tendre; mais il fallut céder à ses empressemens et nous quitter.

Le deuxième jour, mon ami et Therèse, avec un exempt qui avoit l'ordre du roi, vinrent chercher Mlle de Bouqueville. Une semaine, qui me parut longue, n'étoit pas écoulée, que j'en reçus une lettre. Elle me marquoit, avec des termes qui exprimoient également et sa délicatesse et sa violente passion, qu'elle ne pouvoit plus vivre sans moi, et que si ma sortie, pour

laquelle elle se donnoit de grands mouvemens conjointement avec mon ami, ne m'étoit bientôt accordée, elle en perdroit le jour. Elle me reprocha encore les soins que j'avois pris, malgré elle, de lui faire rendre une liberté dont au fond elle ne pouvoit jouir, puisque son cœur et son esprit étoient toujours dans ma retraite, qu'elle regretteroit toute sa vie. Je lui fis une réponse qui n'étoit pas moins tendre et passionnée, et je la remis, pour la lui faire tenir, à un vieux satellite que l'intérêt avoit fait entrer dans ma correspondance ; mais, malheureusement, ayant été convaincu d'une infidélité plus grave dans son emploi, il fut enfermé. Cet accident fut un coup de foudre pour moi, parce qu'il ne me restoit aucun moyen de recevoir des lettres de Mlle de Bouqueville, ni de lui faire rendre les miennes : le lieutenant de roi avoit saisi la réponse que je lui avois faite, et garda, sans m'en parler, celle de ma chère compagne, qu'il ne m'a rendue qu'après ma sortie.

Mlle de Bouqueville, qui ne fut pas informée de ce fâcheux accident, crut que mon silence étoit la preuve du changement dont elle m'avoit soupçonné; elle en conçut un désespoir si violent qu'elle ne put y survivre. Après trois mois, mes ennemis ayant été confondus, la cour me

rendit la liberté. En sortant de ma fatale retraite, mon premier soin fut d'aller chez Mlle de Bouqueville pour lui renouveller ma tendresse, ma fidélité, et justifier mon silence. Hélas! de quel désespoir ne fus-je pas accablé quand, au lieu de trouver cette adorable personne j'appris qu'elle ne vivoit plus, et qu'un chagrin qu'elle n'avoit voulu confier à personne, l'avoit enlevée depuis huit jours! Quoique je fusse la cause de sa mort, je ne pouvois cependant en accuser que le sort, obstiné à la persécuter et à me nuire : car je n'avois pas cessé un moment de l'aimer; je l'aimois toujours éperdûment, et j'avois fait tout ce que la captivité pouvoit me permettre pour le lui prouver.

Je trouvai, en arrivant chez moi, un billet d'un ecclésiastique anonime. Il me marquoit qu'une demoiselle qu'il avoit assistée à la mort l'avoit chargé de me rendre la lettre que ce billet renfermoit. Je l'ouvris, et j'y lus ces mots :

Je ne croyois pas, ingrat, avoir mérité un mépris aussi cruel que celui que vous affectez pour moi. Ma tendresse pour vous a été extrême, et les preuves les plus vives vous en ont en vain assuré. Vous ne m'avez jamais aimée! L'empressement que vous avez fait paroître pour notre séparation avoit

sans doute pour objet la peine que vous faisoit ma vûe. Ah! je me repens de n'avoir pas eu la force de vous résister; mais vos feintes m'ont séduite, et le plaisir de travailler à votre liberté m'a déterminée à cet éloignement qui me cause la mort. Je vous pardonne toutefois cette mort, que je ne devois pas recevoir par vos coups : il m'est plus doux de perdre le jour que de vivre et de penser que vous avez pû me manquer de foi. Je vous ai écrit quatre lettres par la voie dont nous sommes convenus... Méritois-je, tigre, l'outrageant silence que vous gardez et le refus d'une réponse qui auroit fait tout le bonheur de ma vie? Reconnois, cruel, la violence de mon désespoir par la dureté de mon stile, que mon cœur dément. Quand je m'abandonne à ses tendres mouvemens, je t'excuse et je me sens saisie de troubles encore plus violens, car j'appréhende que tu ne sois malade ou que tu ne vives plus. A tous égards, si vous respirez encore, vous appercevrez par le désordre de ce caractère que je meurs, et par mes expressions que c'est pour vous.

L'effet que produisit cette lettre sur mon ame est plus facile à imaginer qu'à dépeindre... J'ai été plusieurs jours sans sentiment et sans vouloir prendre de nourriture; l'on croyoit que j'étois

devenu fol; on me gardoit à vûe sans pouvoir pénétrer la cause de mes accès : ils m'ont porté plusieurs fois à m'arracher une vie insupportable pour me rejoindre à la personne du monde la plus digne de ce sacrifice, et, si je suis échappé à ma propre fureur, je ne le dois qu'aux remontrances vives et éloquentes d'un oratorien, mon ami, qui ne m'a point quitté qu'il n'ait eu rappellé ma raison. Je suis cependant toûjours inconsolable, et je ne trouve de vraie félicité que lorsque je rappelle dans mon imagination ma charmante captivité jusqu'au jour que je fus séparé de l'adorable de Bouqueville. Je m'efforce en vain d'effacer de ma mémoire cette catastrophe, qui détruisit l'union la plus tendre et la plus parfaite.

Ne me refusez pas de m'entendre quelquefois gémir; ne cessez point de me plaindre et de m'aimer, persuadé, Monsieur, du sincère et cordial attachement que je conserverai pour vous jusqu'à mon dernier soupir.

FIN DE LA DERNIÈRE PARTIE.

Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

FÉVRIER 1880